

LE 18^e DU MOIS

JOURNAL ASSOCIATIF D'INFORMATIONS LOCALES – PARAÎT AU DÉBUT DE CHAQUE MOIS

N° 238 - MAI 2016 – 2,50 EUROS

Des jardins dans nos rues

Des habitants plantent et sèment aux pieds des arbres et dans des bacs.

(p. 2 et 3)

Ces gamins qui boxent contre l'échec

(p. 6 et 7)



© Joseph Banderet

Au gymnase Bertrand Dauvin, les petits boxeurs de l'association Graines de boxeurs golden boys passaient leurs gants rouges le 23 mars.

Place du Tertre. Les riverains se retrouvent pour dîner

(p. 16)

Expo. Le fantastique s'invite à la Halle Saint-Pierre

(p. 17)

Histoire. Louis-Ferdinand Céline, une abominable dérive

(p. 18 et 19)

Portrait. Pauline Aubry : l'HP en BD

(p. 24)

Le métro
Château-Rouge
ferme le 20 mai
pour 14 mois
de travaux (p. 11)



Travailler
le dimanche
sur la Butte

(p. 4)

Des chorales
pour tous
les chants

(p. 8 à 10)

Goutte d'Or
Augustin Legrand
ouvre un resto
rue Myrha

(p. 12)

Simplon
Site Ordener-
Poissonniers,
ça discute

(p. 13)

La Chapelle
Avis de tempête
sur la tour Boucry

(p. 14)

Place Blanche
Les anges gardiens
du village

(p. 15)

D1 Sol 20 32713

Des habitants du 18e font de leurs rues des jardins qu'ils cultivent ensemble

Depuis 2014, plantes, arbres et arbustes gagnent du terrain dans les rues de notre arrondissement. Soutenus par la mairie du 18e, des habitants, rassemblés en collectifs, ont retroussé leurs manches et se sont mis à semer et jardiner en bas de chez eux. Pour 2016, un appel à projet, intitulé « Végétalisons notre 18e », a été lancé par la mairie. Clôture des inscriptions le 6 mai. l'occasion pour *Le 18e du mois* de revenir sur les expériences qui ont vu le jour depuis deux ans.



© Sébastien Goelzer/Vergers urbains

Des arbres fruitiers vont pousser dans la dizaine de bacs installés impasse Robert.

En juillet 2014, la mairie centrale lançait l'appel à propositions « Du vert près de chez moi ». Invitant les Parisiens à recenser via l'application « Dans-MaRue », les lieux qui pourraient accueillir des plantes. En trois mois, plus de 1 500 propositions ont été déposées dans tout Paris ; 200 projets ont été retenus depuis. La révolution végétale serait-elle en marche ?

Pas vraiment pour certains, comme ces deux riverains qui ont répondu à l'appel pour le carrefour Clignancourt-Ramey et qui affichent leur déception sur internet. Sans concertation préalable avec les habitants, des pots gigantesques ont été installés sur l'îlot en béton.

Mais au-delà de ce cas, l'opération a fait des petits. Dès septembre 2014, Philippe Durand, adjoint au maire du 18e chargé des espaces verts et de la nature en ville, lance une réunion publique. L'objectif : inviter les habitants à proposer des lieux directement à la mairie du 18e

qui les accompagnera financièrement et logistiquement, de la conception à la réalisation du projet. Une dizaine de collectifs se présentent dès la première réunion. L'opération « Végétalisons notre 18e » est née.

Graines en tout genre

De l'herbe, de la terre fertile, des plantes sauvages, des légumes et autres tubercules comestibles à portée de main, des arbres fruitiers qui bourgeonnent, des canards qui barbotent et des poules couvant leurs œufs à côté des bacs à poissons. Où sommes-nous ? Au jardin Rosa Luxemburg, comme tous les mercredis et samedis après-midi.

Vera Briole, de l'association Vergers urbains, est connue comme le loup blanc dans le quartier. Son association propose des dizaines de variétés de plantes en graine en tout genre, toutes comestibles, à planter dans le potager participatif. Ici, tout le monde est libre de creuser, bouturer, planter, arroser, où il lui semble bon de cultiver. Et ça marche. Tout les

week-end, des dizaines de curieux de tous âges et tous horizons se baladent devant les jardinières, viennent contempler les pousses de salades, radis, fèves et osiers vivants. Tout le monde est impliqué, des écoles aux étudiants voisins. Le lieu accueille même les réalisations d'association férues de permaculture et d'agriculture urbaine. « Rendre accessible au plus grand nombre la culture des plantes comestibles dans les espaces publics », c'est le travail de Vera, médiatrice au sein de l'association. Alors, rien d'étonnant que Vergers urbains soient régulièrement choisis par les habitants et la mairie pour accompagner et réaliser les bacs et autres aménagements de l'appel à projets « Végétalisons notre 18e ».

La nature reprend ses droits

Pour Philippe Durand, ces projets contribuent à déminéraliser la ville et répondent de façon directe à certains enjeux de développement durable tels que la biodiversité, le rafraîchissement de l'air et la dépollution,

mais pas seulement. L'appel à projets soulève surtout des questions de démocratie participative. « S'approprier sa rue, c'est devenir coresponsable du cadre de vie des lieux. C'est également construire des collectifs de voisins et prendre des décisions communes, créer des liens, rencontrer et partager des connaissances. » Mais n'est-ce pas à la mairie de prendre en charge de tels aménagements ? « Comme lorsqu'on me demande de grillager ou bétonner un tronc d'arbre, répond Philippe Durand, j'explique que la nature reprend ses droits, et que les citoyens peuvent aussi le faire, en prenant leurs responsabilités. » On n'est jamais mieux servi que par soi-même.

Une de perdue, deux de replantées

Si de beaux spécimens fleurissent sur certains trottoirs, les écueils sont aussi assez fameux. Comme en témoignent Florence et Samantha, riveraines de la rue Jean Cottin, rassemblées sous l'association « Les gens de Cottin ». De la menthe, du thym et même un pommier ont été kidnappés. Soulagement dans les bacs par humains et animaux à quatre pattes ont été constatés. Détritus, graffitis plus ou moins jolis... « Ça peut être décourageant, mais il y a un bon remède : une plante de perdue, deux de replantées. » C'est ce que dit Vera de Vergers urbains, « Vous verrez, ça va motiver les troupes, montrez que vous en voulez et vous verrez, ça prendra ». Et effectivement, les semaines qui ont suivi les premières réactions ont réservé de jolies surprises. Ce dimanche, il y avait un nouveau framboisier, offert par un anonyme, planté là en toute discrétion. Des branches fleuries, qui donneront peut-être des boutures. À la place des menthes disparues, un kiwi a été planté et grimpe courageusement le long de la grille. Dans le bac du milieu, un olivier trône en hommage au jardinier disparu dans les attentats du Bataclan, Quentin Mourier, force vive de Vergers urbains.

Les jardinières ont fait se rencontrer des voisins aujourd'hui amis. Ensemble ils ont voulu aller plus loin



© Sébastien Goelzer/Vergers urbains

Dans le « jardin de poche » de la rue du Simplon, on construit une pergola.

et c'est avec d'autres riverains qu'ils ont créé La Bonne tambouille. Avec les associations et les commerçants de la place Mac Orlan, ils animent une fois par mois des ateliers vélos, cirque, cuisine du monde. Ils distribuent leur fameux jus de compost, riche en vitamines et oligo-éléments. Les passants s'y rencontrent, on parle de tout autour d'un thé au jasmin *made in Cottin*, l'ambiance est festive et conviviale et les éditions s'enchaînent avec de plus en plus de popularité. Les végétaux, ça rassemble.

Confitures en perspective

Sentiment partagé par Amélie Pierron, habitante de l'impasse Robert. La ruelle est maintenant dotée d'une dizaine de bacs, avec un arbre fruitier dans chacun d'entre eux. Ça va en faire de la confiture ! « À l'abri des regards, l'impasse était le repère idéal pour les épanchements et les dépôts d'encombrants. » Située en plein soleil, la ruelle accueille aujourd'hui un carré végétal formant une placette propice aux jeux d'enfants. « Avec les

plantes entretenues par les voisins, les gens n'osent plus salir l'endroit. » Et ce n'est qu'un début : bientôt, de nouvelles jardinières, un compost et des bacs à récupération d'eau de pluie seront installés par Vergers urbains.

Un an pour y arriver

L'espace a été inauguré en janvier 2016, en même temps que les jardinières au 54 rue du Simplon, baptisées « Jardin de poche ». Guillemette Ferrié en est l'initiatrice : « L'appel à projets est un bon moyen de sensibiliser les riverains sur nos responsabilités dans l'espace public. Les voisins me demandent comment on a fait et posent des questions sur les plantes ». Comme son nom l'indique, « le jardin de poche » est tout petit, à peine 5 m de long, mais une pergola ajoutée récemment permet de prendre de l'espace en vertical. Les deux collectifs situés à plusieurs rues l'un de l'autre se connaissent et se concertent sur les plantations et les possibilités d'embellir un peu plus leurs quartiers, en pensant faire appel à

des plasticiens de rue par exemple. Mais là encore, la mise en place n'a pas été facile. Guillemette témoigne : « Entre la conception du dossier, les réunions en mairie, les commissions et autres rouages administratifs, la route fut longue ». Cela leur aura pris plus d'un an.

Agrandir les jardinières

En effet, pour que les projets aboutissent les services techniques réalisent une étude de faisabilité. Puis les habitants rassemblés en collectif défendent le dossier devant une commission composée d'élus, de membres du conseil de quartier et d'agents techniques qui statuent sur l'attribution de l'aide. Variante en moyenne entre 3 000 et 5 000 €, celle-ci est attribuée à une association responsable de la réalisation des aménagements, comme c'est le cas pour Vergers urbains.

Si les démarches sont longues et en découragent certains, le jeu en vaut la chandelle selon Philippe Durand : « Aujourd'hui, une quarantaine de projets ont été proposés, sept ont éclos et un huitième est en cours. Du dépôt en mairie à la réalisation de ceux-ci, il y a quand même eu un quart de réussite. Après il faut être responsable de l'entretien des plantations. C'est normal que les collectifs mettent plus ou moins de temps à se former définitivement. L'appel à projets 2015 nous a permis d'affiner le cadre pour 2016, maintenant, nous avons une enveloppe budgétaire fixe ainsi qu'un comité de sélection. L'expérience avec les différents services techniques permettra la simplification des démarches à l'avenir. »

Chacun des habitants rencontrés a témoigné son désir de voir le reste du quartier prendre le relais et agrandir ses jardinières. Samantha des Gens de Cottin : « Nous aiderions volontiers de nouvelles forces vives à aménager des jardinières au bout de la rue et sur la place Mac Orlan, certains nous le proposent mais nous manquons de gens. » Florence : « Nous manquons de jeunes, mes bras ne pourraient pas transporter l'eau de la réserve à l'autre bout de la rue. »

Pour Vera, de Vergers urbains, c'est une question de temps. « Pour les ados, le jardinage, ce n'est pas fun. Mais avec les jeunes de l'école primaire au début du collège, ça se passe super-bien. Qui sait s'ils reviendront voir les fêtes dans quelques années. » Vergers urbains fait partie du collectif Babylone. Avec

Le 18e du mois est un journal d'information sur le 18e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale.

Il est édité par l'association des Amis du 18e du mois.

76, rue Marcadet, 75018 Paris, tél. : 01 42 59 34 10

l8dumois@gmail.com

Site : <http://18dumois.info>

● **Ont collaboré à ce numéro :** Christian Adnin, Joseph Banderet, Brigitte Bâtonnier, Hervé Baudry, Séverine Bourguignon, Sylvie Chatelin, Tessa Chery, Samuel Cincinnatus, Daniel Conrod, Lucie Créchet, Michel Cyprien, Dominique Delpirou, Nadia Dehmous, Nadia Djabali, Anne Farago, Marie-Odile Fargier, Florianne Finet, Danielle Fournier, Jacqueline Gambin, Jeanne Gatti, Gilles Jeudy, Annie Katz, Janine Mossuz-Lavau, Florence Livi, Jean-Claude N'diaye, Mathieu Neu, Valeria Nicoletti, Leïla Ouharzoune, Simon Renou, Sophie Roux, Charlotte Wattalet.

● **Rédaction en chef :** Nadia Djabali avec Marie-Odile Fargier et Annie Katz (adjointes)

● **Correction :** Angela Gosmann

● **Bureau de l'association :**

Noël Bouttier, président, Mathieu Le Floch, vice-président, Christian Adnin, trésorier, Günter Klode, trésorier-adjoint, Anne Bayley, secrétaire.

● **Communication et réseaux sociaux :**

Marie-Pierre Nedeleg

● **Responsable de la distribution :**

Günter Klode

● **Responsable des abonnements :**

Martine Souloumiac

● **Responsable de la mise sous pli :**

Marika Hubert

● **Directeur de la publication :**

Christian Adnin

● **Fondateurs :** Noël Monier

et Jean-Yves Rognant

● **Rédactrice en chef forever :**

Marie-Pierre Larrivé

d'autres associations, ils rêvent villes en transition et économie partielle en production maraîchère.

Lorsqu'on demande à Philippe Durand s'il participe à une révolution, il répond : « Il n'y a pas de révolution, c'est ce petit truc ajouté à un autre qui participe à un mouvement global. Et moi j'essaie juste de participer à mon échelle, à cette transformation d'une ville avec moins de béton et plus de terre. » L'éducation populaire, cela prend du temps mais comme tout jardinier le sait, d'une graine au fruit, il faut savoir attendre plusieurs années.

Simon Renou

Century 21

SORIM

43 rue Ordener 75018 Paris

Métro : Marcadet Poissonniers

Tel : 01 42 59 09 09

ag442@century21france.fr

www.century21-sorim-paris-18.com

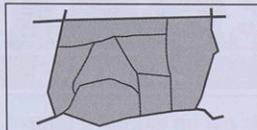
21 ans de vie de quartier !

21 ans d'expérience !

Estimation précise et gratuite en

21 H Chrono !

Notre équipe est toujours à votre service pour la réalisation de votre projet immobilier.



À quoi sert la zone touristique internationale ?

Aux abords de la zone touristique internationale du 18e, de nombreux commerces ignorent l'existence de ce périmètre, ne comprennent pas son utilité, ou s'affranchissent des règles d'ouverture dans un contexte où les enjeux économiques prennent le pas sur la loi.



© Tessa Chéry (www.tessachery.com)

Le long du boulevard de Rochechouart, les rideaux de fer des commerces sont rarement baissés, quel que soit le jour de la semaine. « Voilà quelques mois que nous sommes ouverts le dimanche, depuis l'apparition de la nouvelle zone touristique internationale », rapporte une bijoutière, ignorant apparemment qu'elle est située hors zone et qu'elle exerce son activité dans l'illégalité. Plus loin, un maroquinier ouvre des yeux ronds à l'évocation de la fameuse zone. « On ouvre quand on veut, depuis des années, en fonction de l'activité. Personne ne nous l'interdit. Je ne sais pas si ce périmètre concerne le boulevard », confie-t-il.

Le rôle de la préfecture

Le témoignage d'un vendeur de chaussures voisin est lui aussi riche d'enseignements : « Je ne vois pas ce que change cette zone. Ici, le fonctionnement est toujours le même. S'il y a un pic d'activité, nous sommes quelques-uns en magasin, sinon, il n'y a qu'une seule personne. Un agent en charge des contrôles est déjà venu nous verbaliser, tout en expliquant qu'avec un simple courrier envoyé indiquant notre situation, nous n'aurons pas besoin de payer l'amende. Il y a beaucoup de touristes ici, et donc une certaine tolérance. C'est pour cette raison que toutes les boutiques ou presque sont ouvertes. »

Entre les règles en vigueur et la vie

sur le terrain, deux réalités coexistent. Une situation due aux particularités de la capitale. Paris est traité en régime dérogatoire. La municipalité ne dispose d'aucun pouvoir quant aux autorisations d'ouverture et aux contrôles exercés en la matière. Les verbalisations se font à l'initiative de l'inspection du travail et l'ensemble des dossiers est géré par la préfecture de police. « Nous avons bien sûr eu écho de ce genre de problèmes. C'est une situation que nous dénonçons. Ces effets pervers ont déjà été signalés par la mairie, qui souhaite reprendre le contrôle sur ces questions. Les pouvoirs préfectoraux doivent être transférés à la mairie de Paris sur ce plan », réagit Afaf Gabelotaud, adjointe au maire du 18e arrondissement en charge du commerce, de l'artisanat et du dé-

veloppement économique. « Lorsque l'on crée une zone, on assiste forcément à des effets boule de neige. Il faut pouvoir réguler les choses en temps réel. Mais vérifier la légalité de l'ouverture et de l'exercice de tel ou tel commerce n'est pas la priorité dans les préfectures de police, où les agents ont bien d'autres choses à faire », poursuit-elle.

Le dimanche, les commerces sont ouverts au pied de la Butte, même hors de la zone autorisée par la loi.

Le désaccord de la mairie

Le désaccord de la mairie

La mairie du 18e arrondissement n'était pas favorable à l'expansion d'une zone touristique, contrairement aux souhaits du gouvernement. Rappelons qu'un périmètre spécial de ce type existait déjà, mais il se limitait au haut Montmartre, c'est-à-dire aux proches environs du Sacré-Cœur. Lors des négociations pour la définition du périmètre, le but initial était de limiter cette possibilité d'ouverture à ce qui serait véritablement lié à une activité touristique, à savoir la vente de produits de souvenirs. Afaf Gabelotaud rappelle que « la délimitation se fait par arrêté préfectoral stricto sensu. Une zone de tolérance sur le pourtour de cette zone n'aurait aucun sens car on peut à ce moment-là aller très loin dans la porosité d'un tel périmètre. »

Mathieu Neu

Loi Macron : qui peut ouvrir le dimanche ? Et sous quelles conditions ?

À Paris, il existe 12 « zones touristiques internationales » (ZTI), dont celle de Montmartre, où les commerçants bénéficient de dérogations à l'interdiction du travail dominical. Depuis août 2015, date de la publication de la loi sur l'activité et la croissance (loi Macron), ils sont autorisés à faire travailler leurs salariés tous les dimanches, à condition d'avoir négocié avec les syndicats un accord collectif qui prévoit des compensations financières et des périodes de repos supplémentaire. Dans les entreprises de moins de 11 salariés, il suffit que l'ouverture dominicale soit approuvée par une majorité de salariés pour qu'elle entre en vigueur. S'agissant des supermarchés, les salariés, qui peuvent être obligés de travailler le dimanche matin à la demande de leur employeur, doivent bénéficier d'une journée entière de repos. En théorie, seuls les salariés volontaires peuvent être concernés et ceux qui refusent ne peuvent pas être sanctionnés ou licenciés.

De plus, les magasins situés dans cette ZTI, qui couvre le sud de la butte Montmartre, peuvent ouvrir jusqu'à minuit. La loi prévoit que les heures entre 21 h et minuit sont payées double et que les salariés volontaires doivent bénéficier d'un repos équivalent (trois heures).

Pour le gouvernement, cette réforme va permettre d'harmoniser les règles d'ouverture existantes entre les différentes catégories de commerce et devrait permettre de créer des emplois. Un observatoire devrait être créé prochainement pour évaluer cette réforme notamment en termes de création d'emplois et d'effets sur les commerces de proximité (très présents rue Lepic et rue des Abbesses) et sur les magasins tenus par des indépendants. Ces derniers peuvent ouvrir le dimanche sans autorisation préalable.

Florianne Finet

La Poste ne répond plus !

Le courrier d'un de nos lecteurs a fait mouche. Henri Fabre-Luce, qui a signalé au 18e du mois la dégradation du service postal dans notre arrondissement, n'est pas le seul à être inquiet. Les langues se sont déliées, les dossiers se sont accumulés.

La détérioration du service public concerne tous les quartiers de notre arrondissement, affecte toute la population, particuliers, commerçants, professions libérales, associations. Le 18e du mois n'est pas en reste : le courrier arrive régulièrement mais... un jour sur deux.

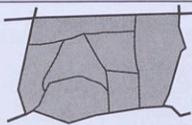
De nombreuses gardiennes d'immeuble, notamment celles qui sont chargées de la distribution du courrier, assistent impuissantes à ce phénomène.

Madame Douvillier, gardienne au 52 rue Polonceau, tient à jour un dossier sur le sujet. Elle a alerté dès la fin de l'année 2015 la hiérarchie concernée (parce que trop, c'était trop). Jours sans courriers, distribution des recommandés et des lettres suivies à n'importe quelle heure, distribution tardive en fin d'après-midi.

Madame Douvillier a reçu deux répon-

ses début 2016, lui expliquant la réorganisation du service postal, affirmant que cette situation n'était que provisoire et que tout allait redevenir normal. Depuis, plus de nouvelles et la dégradation s'amplifie, le provisoire insatisfaisant semblant être le définitif dont les néomanagers de La Poste semblent s'accommoder, mais ni les usagers, ni les facteurs. Quand peut-on espérer retrouver le service public exemplaire que les usagers réclament ? Vite, vite, facteurs, de bonnes nouvelles et... à l'heure.

Michel Cyprien



La chronique du mois



La cause des poules

gence, il ne pouvait pas être mauvais de plaider la cause des poules dont je ne suis pas certain qu'elle mobilise les populations autant qu'elle le mérite. Inaugurée en juin 2014, la Recyclerie, à laquelle je ne suis lié par aucun intérêt et où je ne suis allé qu'une seule fois depuis son ouverture, subissait son premier vol de poules en septembre 2015. Il semble que ces vols se soient répétés au point qu'une association amie (et émue) ait fait don d'une vingtaine de poules à la même Recyclerie pour prix du préjudice et en marque de solidarité.

Pourquoi des poules à la Recyclerie ? J'entends d'ici les ricanements et autres glossements de lecteurs atrabilaires ou convoiteux. Eh bien, des poules parce que la Recyclerie, un établissement de troisième type ayant pignon sur rue porte de Clignancourt, combine un café cantine, une ferme urbaine, des ateliers de réparation (cycles et petit matériel), des lieux de rencontre et de travail, des espaces jardinés... Plus trivialement, des poules parce qu'une poule, jusqu'à plus ample informé, ça pond des œufs et que ça débarrasse les reliefs des repas sans faire d'histoires. Du moins en théorie, puisqu'il apparaît que les malheureuses sont régulièrement arrachées à l'affection de leurs propriétaires et de leurs clients.

Notez que la chose, bien que tenue pour méprisable, n'est pas si rare. Pour preuve, et au terme d'une trop rapide enquête documentaire, je vois par exemple dans un numéro de *La Dépêche du Midi* de mai 2015 qu'un certain Manuel Gomez se plaint, et à juste titre, d'avoir subi en moins de cinq mois 33 vols de poules. 33 en cinq mois, rendez-vous compte ! Imaginez dans un même immeuble d'un quartier de Paris et sur une période de cinq mois 33 vols, non pas de poules, mais de chiens ou de chats... Même chose en Picardie, du côté de Beauvais, où un couple Langlois a subi en 2013 ce que l'on pourrait qualifier de véritable hold-up gallinacé. L'entièreté d'un poulailler dévalisée en une seule toute petite nuit !

D'où il ressort, je le souligne au passage, que le vol de poules, contrairement à ce que j'ai lu ici ou là, sur Facebook notamment, ne se concentre pas sur les grandes agglomérations, souvent considérées comme peuplées de voleurs de poules justement, mais sur l'ensemble du territoire, campagnes incluses. Aurions-nous à faire à un phénomène de société global dont il serait possible d'analyser les causes profondes ? Je ne me risquerai pas jusque-là, me contentant de souligner la différence de traitement considérable, amorcée plus haut, entre les poules et les chiens ou les chats, en dépit des services éminents rendus par celles-là, des services que ceux-ci seraient bien en peine de rendre. Je soutiens donc qu'il faut aimer les poules.

Daniel Conrod
Illustration : Séverine Bourguignon



Récemment alerté – et aussitôt intrigué – par des vols de poules survenus il y a quelque temps déjà à la Recyclerie, j'ai décidé de me saisir avec sérieux de ce dossier, pas moins intéressant qu'un autre, me disant qu'en ces temps d'état d'ur-

Chapelle International : compte rendu de chantier

Comme l'indique le dernier flash info sur le projet Chapelle international : « Le chantier va bon train ». L'hôtel logistique est sur la bonne voie (le sous-sol et plus de 30 % du rez-de-chaussée sont réalisés) et sa structure sera terminée

début octobre 2016. Le toit sera posé à partir de mai 2017. Il doit accueillir des terrains de sport et de l'agriculture urbaine. L'électrification du bâtiment aura lieu fin mai 2017 et sa mise en service en septembre 2017.

Plus au nord, les bâtiments SNCF situés le long du boulevard Ney doivent être démolis. Les travaux, qui ont débuté en avril, se dérouleront jusqu'en juin prochain.

Dur, dur pour les voisins... la démolition du bâtiment en bord de voie ferrée, qui a eu lieu du 20 au 22 avril, a été prévue de nuit, de 21 h à 7 h du matin. Pourquoi pendant la nuit ? Pour ne pas perturber la circulation des TGV se rendant à Lille. « Tout sera entrepris pour limiter la gêne éventuelle des riverains », a indiqué le flash info. Le « éventuel » a dû en faire tiquer plus d'un.

Côté du rond-point de La Chapelle,

les abords de l'imprimerie SNCF seront réaménagés de fin juin à septembre.

La Sogeprom, filiale immobilière de la Société générale, vient d'installer un espace de vente à l'entrée du chantier Chapelle International, au 63 rue de La Chapelle. Le programme répondant au doux nom de Référence 18 est composé de deux tours de 16 étages. La première a été baptisée *Green Line* et la seconde tour Exo. Il s'agit de 237 logements (du studio au 5 pièces) en accession à la propriété. Au rez-de-chaussée, 2 290 m² de Sohos (small office home office) qui regroupent petit espace de travail et petit espace de résidence. Également en pied d'immeuble : 400 m² de commerces. La livraison est prévue au 2e trimestre 2019.

Nadia Djabali

SUR L'AGENDA

Brocantes et Vide-greniers

■ Samedi 7 mai Livres

La Maison verte organise une braderie de livres avec un coin réservé aux DVD et CD. De 10 h 30 à 16 h, à la Maison verte, 127-129 rue Marcadet

■ Dimanche 8 mai Ordener

Vide-grenier organisé par l'association les Jardins des Portes Blanches. Toute la journée rue Ordener entre la rue des Poissonniers et le pont Marcadet.

■ Dimanche 22 mai Goutte d'Or

Organisé par Paris Goutte d'Or de 8 h 30 à 17 h sur le parvis de l'église Saint-Bernard (en privilégiant les habitants du quartier). Inscription : 18 € pour 2 m. Le mètre supplémentaire est à 10 €. L'inscription peut se faire au 19 rue Polonceau (à côté de la Goutte rouge) samedi 21 mai entre 11 h et 13 h ou du lundi au vendredi à la Salle Saint-Bruno.

■ Dimanche 29 mai Simplon

Vide-grenier de printemps organisé par Simplon en fête de 8 h à 19 h, rues de Clignancourt et des Amiraux.

■ Dimanche 29 mai Ecobox

Vide-grenier au jardin partagé Ecobox, de 10 h à 19 h (vêtements, bibelots, livres...), buvette et restauration. 7 impasse de la Chapelle. Rens.: jardinecobox@gmail.com

Conseil d'arrondissement

Le 2 mai à 18 h 30, salle des mariages, mairie du 18e.

■ Mardi 3 et mercredi 4 mai Forum de l'habitat

Premier Forum de l'habitat organisé par la mairie du 18e et ouvert à tous. Professionnels, institutions et associations répondront aux questions liées au logement et à la copropriété. Auberge de jeunesse Yves Robert (esplanade Nathalie Sarraute), programme disponible sur www.mairie18.paris.fr

■ Du mardi 3 mai au dimanche 8 mai Handicap

8e édition du Printemps extra-solidaire, organisé avec l'ESAT Mémilmontant – association Championnet, pour changer le regard sur le handicap. Des travailleurs en situation de handicap proposeront entre autres : des stands de vente de produits réalisés par leur soin (vins fins, confitures, produits du terroir, foulards, céramiques, tableaux, produits bio...) et un atelier de découverte et d'initiation « raku » (céramique). Place des Abbesses, mardi de 14 h à 20 h, du mercredi au samedi de 10 h à 20 h et dimanche de 10 h à 19 h.

■ Mercredi 4 mai Alternative alimentaire

Débat public sur l'alimentation alternative à Paris ! À partir de 18 h 30 à la mairie du 18e. Disco Salade collective et animations à partir de 20 h 45.

■ Vendredi 6 mai Paysans

Soirée échange débat avec Sylvia Pérez-Vitoria, économiste et sociolo-

Suite de l'agenda page 6

NOTEZ BIEN CETTE DATE !

Fête du 18e du mois

samedi 18 juin à partir de 16 h, au jardin Ecobox, (10 impasse de La Chapelle)

Suite de la page 5

gue, auteure du livre *Manifeste pour un XXI^e siècle paysan*. 19 h à la Maison verte, 127-129 rue Marcadet.

■ **Mardi 10 mai**

La Belle Hélène avec le Cosu

Les Chœur et Orchestre de la Sorbonne invitent les amateurs à un « concert participatif » pour chanter avec eux des extraits de *la Belle Hélène* d'Offenbach sous la direction d'Ariel Alonso et Vincent Barthe. À 19 h 30 au Centre universitaire Clignancourt, 2 rue Francis de Croisset. Gratuit et ouvert à tous mais inscription indispensable sur le site cosu.sorbonne-universites.fr

■ **Jeudi 12 mai**

Chansons à Montmartre

Rendez-vous à 14 h devant Le Moulin rouge (place Blanche) pour un circuit de deux heures au travers des lieux où l'on a chanté, où l'on chante encore, sur la Butte et autour, en compagnie de l'auteur de *La Chanson de Paris* (Aumage éditions). Renseignements complémentaires sur le site : jeanlapierre.com

■ **Mercredi 11 mai**

Humeur Vagabonde

Rencontre avec Sébastien Gendron pour la parution de son livre *Sur la route d'Indianapolis* (Magnard jeunesse). 19 h, 44 rue du Poteau.

■ **Jeudi 12 mai**

Pitchez votre projet

Pour les associations qui ont besoin convaincre pour trouver des financements, recruter des bénévoles, promouvoir leur activité. La Maison des Associations du 18^e et l'association In focus propose une formation gratuite intitulée « Apprenez à pitcher votre projet », de 17 h 30 à 20 h 30, à la MDA, 15, passage Ramey. Inscription obligatoire au 01 42 23 20 20. ou à maison.asso.18@paris.fr

■ **Samedi 14 mai Ruche des Arts**

Scène ouverte de la Ruche des Arts (poésie). Thème : pourquoi pas !, au Bab'ilo, 9 rue du Baïgeur.

■ **Samedi 14 mai Ballade urbaine**

Découverte de l'histoire de la « zone » et des HBM de la Porte Montmartre mais également du nouvel îlot Binet. Rendez-vous à 15h au Petit Ney, 10 avenue de la Porte Montmartre. Rés. : 01 42 62 00 00 ou lecafelitteraire@lepetitney.fr

■ **Mercredi 18 mai**

Mineurs isolés étrangers

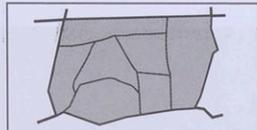
La LDH 18 organise une réunion publique d'information sur les thèmes des mineurs isolés étrangers et parrainages républicain. 19h30 à la Maison Verte, 127 rue Marcadet.

■ **Samedi 21 mai**

Bonne tambouille

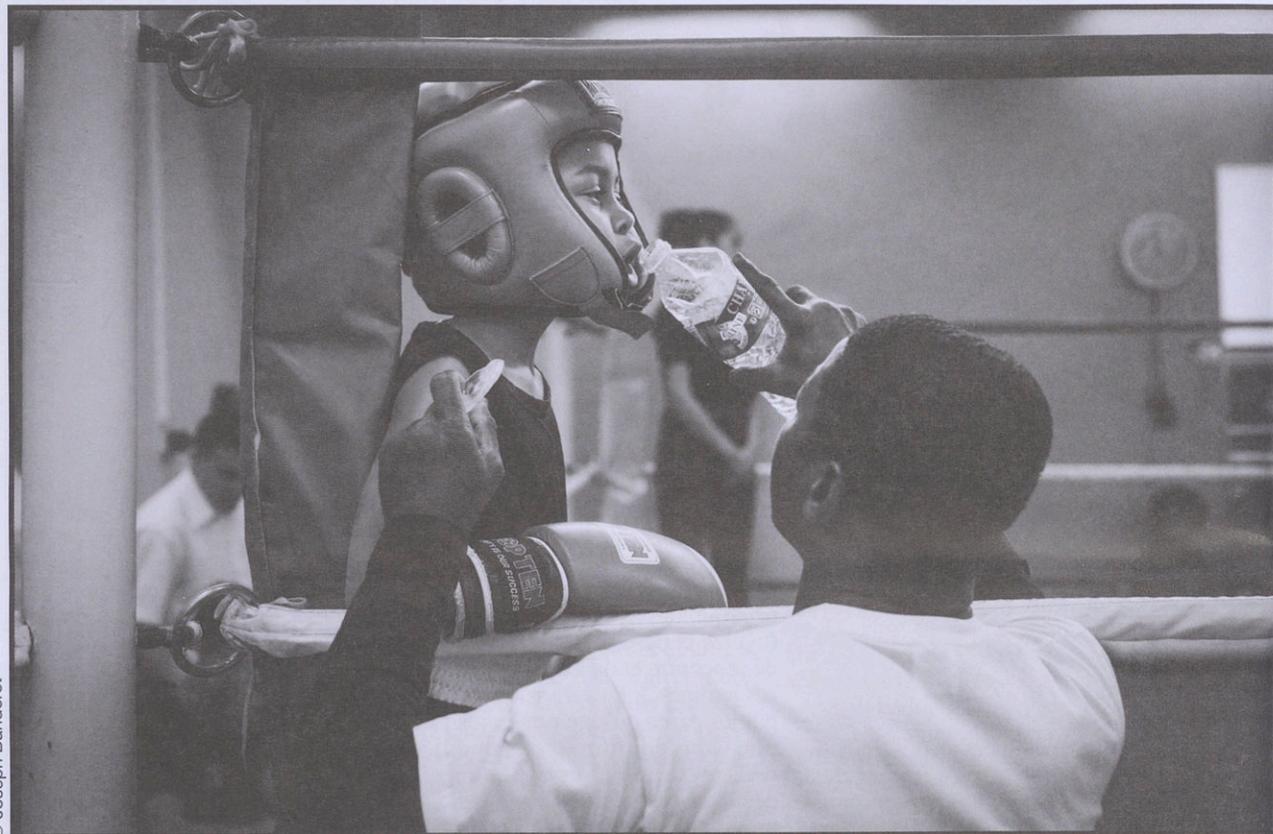
Soupe et animations de zumba et de capoeira pour créer du lien et présenter les associations du quartier. rganisée par des associations et des habitants de La Chapelle-Marx Dormoy. De 10 h à 14 h, place Mac Orlan.

Suite de l'agenda page 7



Quand un champion du monde de boxe transmet sa passion à des enfants du 18e

L'ancien champion Issa Hamza entraîne enfants et ados tout en les aidant à « changer leur stratégie de vie ».



© Joseph Banderet

Entre deux assauts, Issa Hamza prodigue à l'un des jeunes boxeurs du club ses conseils sur la stratégie à suivre pour décrocher les fameux « gants rouges ».

De la sueur, de l'enthousiasme, et une sacrée dose d'énergie : l'ambiance était forte au premier gala de boxe éducative organisé par l'association de Issa Hamza, triple champion du monde de boxe anglaise, le 27 mars dernier. Une salle du gymnase Bertrand Dauvin accueillait l'événement, à deux pas de la porte de Clignancourt. Pour les six jeunes coachés par Issa, ce fut une journée riche et inédite : premiers combats en format championnat, encadrés par des arbitres. Ils tentaient d'obtenir les gants rouges : « *le grade qui permet aux jeunes d'accéder à la compétition* », précise le président.

Une journée effervescente

Le matin, les compétiteurs sont pesés pour définir leur catégorie de poids et les seize assauts de l'après-midi. Une trentaine de jeunes, dont trois filles, vont s'affronter, venant de clubs de toute l'Ile de France :

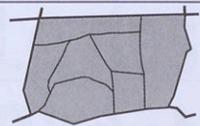
Gennevilliers, Asnières, Sartrouville, Paris 18e et les Batignolles. A 13 h, les assauts commencent. Ryan est le premier à monter sur le ring. Casque sur la tête, gants aux mains, protège dents. Splendide dans son short noir brillant et débardeur aux couleurs du 18e. Une tenue qui claque, comme le nom de l'association Hamza Graines de boxeurs Golden Boys ! Dans le coin du ring, il sautille d'un pied sur l'autre, impatient. Un dernier mot du coach et la cloche retentit. Très vite les coups fusent. Direct du droit, gauche, crochet. Mais tout en retenue : « *en boxe éducative (jusqu'à 16 ans), les enfants n'appuient pas leurs coups, sinon ils ont des pénalités* », prévient le président. D'ailleurs, on ne parle pas de combats mais d'assauts. Pour le spectateur non averti, la force des coups est tout de même impressionnante et, dans l'énergie du jeu, la frontière est parfois ténue. Quelques pénalités en témoignent. Ryan aime aus-

si la boxe pour ça : « *j'aime donner des coups et en recevoir. J'aime bien avoir mal, pour que ça m'endurcisse.* »

Autour du ring, cinquante paires d'yeux suivent les échanges musclés : côté officiel sont regroupés les juges arbitres départementaux et nationaux, l'évaluateur, l'animateur de la fédération, des lycéens en formation d'arbitre. Côté public, les autres jeunes et leurs familles venues fièrement défendre leur protégé. Beaucoup sont là aussi pour soutenir et aider l'association d'Issa Hamza.

Ni vainqueur, ni vaincu

Les consignes de l'entraîneur adverse rythment l'assaut : « *Accélère !* », « *avance ! C'est lent !* ». Issa, lui, est silencieux, le regard concentré sur son jeune combattant. Les paroles, techniques, sont réservées pour les temps de pauses : « *concentre toi sur les déplacements. Il faut fatiguer l'adversaire.* »



Suite de la page 6



© Joseph Banderet

Devant ses trophées, la belle équipe arbore fièrement ses T-shirts siglés 18e : la boxe, ça donne de l'énergie et de la confiance en soi.

La fin du duel vient de retentir et l'arbitre lève les bras des deux adversaires. Comme toutes les rencontres qui suivront, l'assaut est sans vainqueur. Car le but de ce gala est avant tout pédagogique : apprendre les règles de la boxe éducative et permettre aux jeunes de se mesurer et non de gagner. Le niveau gants rouges est jugé sur la technique, les déplacements, les touches. Pour Issa, des journées pleine d'enjeux et d'effervescence

comme celles-là sont essentielles : « Ça leur donne une énergie positive dans leur vie, pour qu'ils puissent avoir confiance en eux et développer tout leur potentiel. »

Après un entracte chorégraphié par trois danseuses, les assauts reprennent. Jahel, le benjamin du groupe, à peine 8 ans, combat sous les encouragements de son équipe. Le sourire ne le quitte pas, galvanisé par l'euphorie de ses camarades. Sa

maman encourage : « Tiens ta garde », « allez, c'est bien ! » « Non, ne me regarde pas ! ». Le groupe est déjà en cohésion alors que certains ne s'entraînent que depuis deux semaines. Ils sentent qu'ils iront loin avec ce coach : « Avant j'étais dans un autre club, avec un autre coach, les cours étaient moins structurés, moins durs. J'apprends plus avec lui », raconte Adlan, 9 ans.

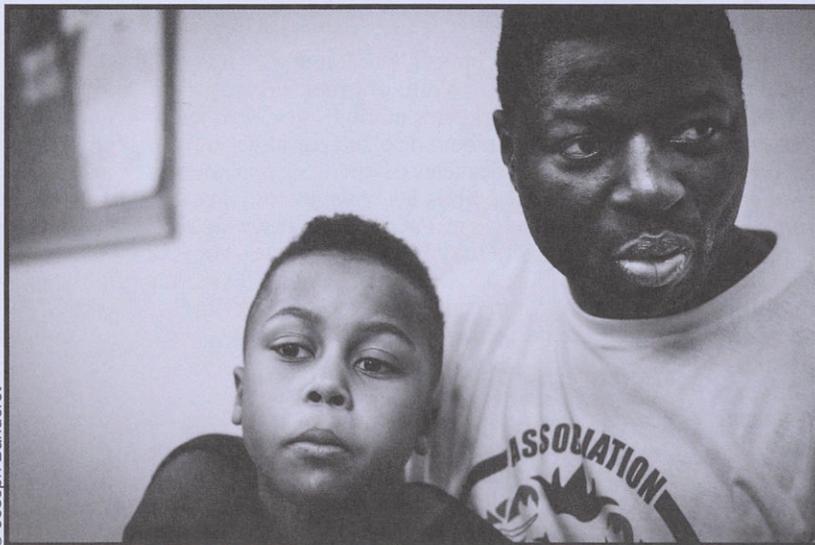
Lucie Créchet

« Issa, il est strict, il nous cadre »

Originaire du Cameroun, Issa Hamza commence à boxer en région parisienne, puis s'installe à Calais. Champion du monde poids Welter, en 2007, il défend son titre dans son pays natal et le conserve en 2008 et 2009. « J'étais un boxeur endurant, avec de la technique. Je m'adaptais en fonction de chaque adversaire ».

Atteint d'un décollement de rétine, il enlève ses gants en 2010. « Je n'avais pas préparé ma reconversion, je ne savais pas où je devais aller, par où recommencer, se souvient-il. Mes amis m'ont épaulé et nous avons créé une association, car j'ai du potentiel et il faut que je le transmette à la jeunesse ». Énergie, volonté, amour transparaissent dans ses propos. Il croit en ses jeunes, les protège.

Saïd, 10 ans résume : « En fait c'est comme notre mère ou notre père, il prend soin de nous. » Mais pas seulement. Et ça tombe bien, ces jeunes veulent faire les choses à fond : « Issa, il est strict, donc on est plus motivés pour travailler.



Champion du monde trois années de suite, Issa prend aujourd'hui soin de ses jeunes boxeurs y compris au plan scolaire.

Il nous cadre ». Une main de fer dans un gant de cuir. Très investi dans sa mis-

sion, il entraîne tous les jours un groupe désormais constitué de 16 enfants.

■ Samedi 21 mai Puces

Balade urbaine autour de l'histoire des Puces, du XVIIIe au XXIe siècle, des biffins au marché mondial de l'antiquité. Rendez-vous à 11h au Petit Ney, 10 avenue de la Porte Montmartre. Rés. : 01 42 62 00 00 ou lecafelitteraire@lepetitney.fr

■ Mercredi 25 Mai Courriels

Atelier participatif organisé par l'association Quartz et la Maison des associations du 18e autour de la bonne utilisation des courriels. La prolifération des courriels participe désormais activement au dérèglement climatique. Comment faire pour changer nos façons de faire. De 18h à 20h 30, 15 passage Ramey, 01 42 23 20 20.

■ Samedi 28 mai Concert

Un motet de Bach, le Jubilate de Britten et plusieurs autres pièces au programme de ce nouveau concert de la Chorale de la Goutte d'Or à l'église Saint-Bernard à 20h. Entrée libre.

■ Samedi 28 mai Sierra Prod

La Sierra Prod a le plaisir de vous inviter à la restitution de ses ateliers de création. 130 jeunes ont suivi régulièrement les séances de 6 ateliers de création, apprenant à utiliser un micro, un appareil photo, une caméra comme des outils de liens sociaux. Lors de cette restitution, ils interprètent leurs chansons, projettent leurs films, exposent leurs photographies. 17 h 30, Centre FGO-Barbara, 1 rue Fleury. Entrée libre.

■ Dimanche 29 mai Cross de la Goutte d'Or

Courses gratuites et ouvertes à tous. Inscriptions au square Léon à partir de 9 h. Pour les plus de 16 ans, départ à 10 h 30 pour 10 km de course (certificat médical obligatoire). Les moins de 12 ans partiront à 11 h 45 et devront être munis d'une autorisation parentale. Marche des anciens à 12 h 30. Puis à 13 h, pique-nique, barbecue, musique. ■

« Quand je vois des jeunes dans la rue qui traînent, qui passent leur temps à boire, je vais les voir, je leur parle tout doucement, pour qu'ils puissent changer de stratégie de vie. Car la boxe anglaise, c'est une thérapie efficace contre l'échec. Ça leur transmet le courage et la confiance en soi. Moi, je suis à leur disposition, je leur donne les cours ». Et à des tarifs très abordables.

En remerciement de l'aide que lui ont apporté les élus du 18e (le matériel, la salle, etc.), Issa a fait imprimer des T-shirt « 18e » que ses boxeurs arborent fièrement. « J'ai eu la chance que l'on m'oriente vers Paris 18e et c'est devenu mon berceau. J'ai connu la gloire en France et la France continue à me donner, ça me fait plaisir. »

Aujourd'hui, Issa fédère autour de lui des volontaires, charmés par sa conviction. Ensemble, ils souhaitent accompagner les enfants sur d'autres dimensions, notamment l'aide aux devoirs. La boxe, qui les canalise et les enthousiasme, en restera le socle.

L.C.

Le dossier du mois

Chanter en chœur : un bonheur partagé par de nombreux habitants du 18e

La suite de notre dossier sur les nombreuses chorales du 18e. En avril, nous vous avons présenté des choristes de tous les âges, d'élèves de CP aux seniors. Ce mois-ci, des chœurs ancrés dans le quartier nous font voyager, dans l'espace en proposant des répertoires internationaux, dans le temps en réinterprétant des pièces classiques.

À tout bout de chant et Repetika chantent la Méditerranée

Plein sud pour le répertoire de ces deux chorales, ce qui les a rapprochées.



DR

En italien, albanais, corse, sarde... le répertoire d'À tout bout de chant parle de lutte sociale, de lutte des femmes et de travail.

Créé il y a un peu plus de vingt ans, le chœur A tout bout de chant est né d'une « rencontre, à l'école de la rue André del Sarthe, de femmes qui avaient envie de chanter », précise Andrée Bergeron, co-présidente de l'association. Au départ il n'était pas prévu qu'il soit exclusivement féminin ». La deuxième rencontre, c'est celle des chants populaires italiens. Magda Ivanissevitch, première cheffe de chœur, s'est appuyée sur Lisa Burg. Celle-ci, formée par Giovanna Marini, personnalité internationale, spécialiste de ce répertoire polyphonique de tradition orale, a transmis ce répertoire au groupe, qui a tout de suite été passionné.

Depuis 2011, Margharita Trefoloni, qui dirige la chorale, a mis l'accent sur les chants du sud de l'Italie, de la région des Pouilles. Le groupe y est allé l'été dernier et en a rapporté de nouveaux chants. Ce sont surtout des chants de luttes sociales, de travail, de luttes des femmes, venus aussi de Corse, d'Occitanie (avec Cor de la Plana). Lisa Burg a aussi apporté des chants albanais, grecs, sardes. Toujours autour de la Méditerranée... !

Les répétitions, après s'être longtemps tenues à la Fondation Boris Vian, ont maintenant lieu à l'école Houdon, tous les mardis soirs. Très ancré dans le 18e, À tout bout de chant participe souvent à des festivals, à des fêtes de quartier, chantant parfois dans les rues. Mais les voyages sont aussi au programme : Belgique, Pays-Bas et même, en 2010 Argentine et Paraguay ! Prochain rendez-vous, le 9 juin au Centre FGO Barbara, pour l'inauguration de l'exposition collective des Portes d'Or et... sans cheffe de chœur !

Tout le monde chante tout

À tout bout de chant a parfois rencontré Repetika en concert, une autre chorale très impliquée dans le 18e, en particulier à la Goutte d'Or. En effet Tania Pividori, cheffe de chœur et chanteuse, compositrice au parcours éclectique, lui a fait aussi découvrir les polyphonies traditionnelles italiennes. Mais le répertoire aborde toutes les époques : médiévale, Renaissance, contemporaine, sans exclusive.

Ce chœur d'une quinzaine de personnes, essentiellement féminin (deux hommes cette année)

« permet un travail individuel, quelques solos dans les concerts », précise Tania. « Tout le monde chante tout, on passe d'un pupitre à l'autre, afin de développer sa longueur de voix, ce qui donne plus d'homogénéité à la voix habituelle. » Repetika sera en concert le 20 juin à l'Échomusée, avec des chants de luttes et de revendications sociales. Si tout cela vous... chante, sachez que la chorale recrute !

Annie Katz

□ www.atoutboutdechant.fr,
[facebook.com/A-tout-bout-de-chant](https://www.facebook.com/A-tout-bout-de-chant).
Repetika : courrier au 5 rue Affre.

Un voyage en Géorgie

Si la Géorgie et sa culture vous intéressent, prenez la direction du centre culturel géorgien Lazi (le nom Lazi rappelle le souvenir de la région du même nom dont une partie est maintenant intégrée à la Turquie voisine). Rayonnant depuis le 18e arrondissement, il existe depuis 2009 et permet à la communauté géorgienne de la région parisienne de préserver sa langue et sa culture. Tout d'abord avec les enfants qui ont école en géorgien tous les samedis, et aussi avec les cours de danses traditionnelles, la chorale des enfants et le chœur des adultes (deux hommes et deux femmes) qui répètent à la cité Traeger rue Boinod.

Les deux groupes de chanteurs sont dirigés par Aleksandre Tchautchidze, artiste musicien arrivé en France voici cinq ans. Après des études de flûte traversière et de piano au conservatoire de Tbilissi, il se forme maintenant au jazz à l'IMEP (International Music Education of Paris). Également chanteur, il participe tous les dimanches matin au culte orthodoxe serbe de l'église Saint-Sava rue du Simplon.

Au répertoire de la chorale, chants traditionnels géorgiens et chants liturgiques. Il y a quelques temps, Aleksandre a également introduit des chants du compositeur classique Revaz Lagidze. Ce sont d'ailleurs trois chants de ce compositeur qui ont été interprétés lors de la soirée géorgienne du 23 avril à la Maison des pratiques artistiques amateurs Saint Germain dans le 6e arrondissement car la salle de spectacle de l'auberge de jeunesse Pajol, qui a déjà accueilli plusieurs fois les spectacles du Centre Lazi, se révèle maintenant trop petite.

Sylvie Chatelin

□ Information : lazicentre@yahoo.fr

Le dossier du mois

Chantons aux Abbesses !

Un chœur qui grandit par le bouche-à-oreille.

Ca a démarré en 2012, lors d'une rencontre de quartier devant un p'tit noir au café des Abbesses *Le Village*. L'une a dit à l'autre « *J'aimerais qu'on chante à plusieurs* ». Alors Fleur en a parlé à Juliette, professeur de chant, Catherine a ouvert sa maison pour les premières répétitions. « *Raphaël, un jeune qui jouait de l'accordéon, s'est vite joint à nous* », raconte Catherine. Par le bouche à oreille, le groupe s'est étoffé, une bonne quinzaine de chanteurs aujourd'hui, groupe que l'on appelle parfois aux Abbesses « chorale informelle ». Du fait peut-être du grand *turn over* en son sein ou parce que c'est un collectif qui n'a pas de structure associative. Juliette Belly, chanteuse professionnelle et professeur de chant, guide musicalement les chanteurs et les accompagne au piano. Elle parle d'ensemble vocal, précisant bien qu'il ne s'agit pas d'une chorale au sens propre du terme, car il n'y a pas de polyphonie, elle-même n'étant pas chef de chœur. « *On travaille à l'oreille, précise-t-elle, et c'est vrai qu'au fil du temps, j'ai introduit une polyphonie simple, comme pour Parla piu piano que l'on chante à deux voix ou Mélissa à trois voix.* »

Autogestion et travail vocal

Les décisions artistiques se prennent à l'unisson, c'est à dire à l'unanimité. Le groupe s'est structuré, les répétitions sont désormais régulières : deux heures en fin d'après-midi un dimanche sur deux. « *Avec chaque fois une bonne demi-heure de travail vocal sur le souffle et la façon de poser sa voix* », précise Juliette, qui tient beaucoup à cette pratique. Leur répertoire compte principalement des chan-



Chansons françaises, montmartroises ou grands standards : le groupe travaille à l'oreille et le plus souvent à l'unisson.

sons françaises, comme cette année *Le Sud, Un jour, tu verras* ou *La Vie s'envole*. Mais aussi des standards, comme *Besame mucho* ou *Somewhere Over the rainbow*. Sans oublier la *Complainte de la Butte* ou *La Bohème*, des classiques sur Montmartre réclamés par le public. Car Chantons aux Abbesses se produit chaque année un beau

dimanche de juin sur... la place des Abbesses bien sûr. Cette année ce sera le 26 juin, à 17 h 30 : une belle douzaine de chansons a capella !

Brigitte Bâtonnier

□ Contact : catherine4551@hotmail.fr ou juliette.belly@wanadoo.fr

Du classique à l'électro-acoustique à la Chorale des Abbesses

La Compagnie Chanthéâtre de Mathieu Sempéré propose un mini festival Vivaldi, les 21 et 22 mai prochain. Il y dirigera la Chorale des Abbesses, dont il est le chef de chœur depuis qu'il l'a créée, il y a 11 ans. Cette chorale du 18e compte aujourd'hui une soixantaine de choristes, qui abordent de grandes œuvres, telles que *Le Messie* de Haendel ou le *Requiem* de Mozart. Elle travaille également des airs de comédies musicales (*West side story*), des œuvres du Moyen Âge ou des chants traditionnels.

Elle souhaite désormais innover en adaptant des pièces célèbres (airs et chœurs d'opéras ou de musique sacrée) à la musique électro-acoustique. Haendel ou Bizet pourraient ainsi devenir plus faciles d'accès, notamment auprès d'un jeune public ! La Chorale des Abbesses se produit aussi accompagnée d'orchestres renommés : le quatuor Dimitri, l'Orchestre de la nouvelle Europe dirigé par Nicolas Krauze. Elle répète les lundis, de 19 h 30 à 22 h, dans la Crypte du Martyrium Saint-Denis rue Yvonne-Le-Tac. **A.K.**

□ Église Saint Denys de La Chapelle, 16 rue de La Chapelle. Le 21 mai à 20 h 45, *Credo, Magnificat, Gloria* (extraits), des arias d'Antonio Vivaldi ; le 22 mai à 17 h, *Les Quatre saisons* et un florilège d'œuvres de musique de chambre. www.choraledesabbesses.fr

Le ténor Mathieu Sempéré, qui a créé cette chorale il y a 11 ans, entend renouveler son répertoire.

Le dossier du mois

De l'Harmonie dans la crypte

Un chœur de femmes y célèbre la chanson et la culture grecques.

Tiens, le mercredi soir ça chante à la Crypte du Martyrium de Saint Denis. Pourtant ce ne sont pas des chants liturgiques en latin, mais bien des chansons contemporaines grecques. Pas de Costa Gavras ou de Zorba : la chorale Harmonie, créée en 2012, met un point d'honneur à ne chanter que des œuvres de compositeurs grecs du XXe siècle, méconnus du public français.

Mais le directeur artistique et compositeur, Yiannis Plastiras, cherche à aller plus loin que les simples reprises. Après avoir choisi les morceaux à travailler, il les arrange et les modernise. Aussi et surtout, il les adapte à des voix féminines, la totalité de la chorale (une trentaine de personnes) étant composée de femmes. C'est pour lui un "challenge intéressant", même si cela peut se révéler compliqué par moments.

Les choristes sont principalement des Françaises, chanteuses amatrices avancées. En bonnes philhellènes, elles

viennent pour la plupart chanter par amour pour la Grèce. D'autant plus que les répétitions sont toujours agrémentées d'un petit cours sur la culture grecque ainsi qu'une rapide analyse des chansons à travailler. Avec bien sûr des échauffements de voix et de corps qui ressemblent parfois à des séances de yoga, d'après Yiannis.

Bouzouki et laïko

Des cours de culture, du yoga, de l'analyse de texte, mais le chant dans tout ça ? C'est ce qu'on a découvert le 10 février dans la crypte, à l'occasion d'un concert donné par Harmonie en l'honneur de Vassilis Tsitsanis, auteur de plus de 500 chansons et grand joueur de bouzouki, une sorte de luth. Le public est venu en groupe, entre amis ou en famille, pour venir voir chanter la maman, l'amie, ou la collègue de bureau.

Au piano, Yiannis Plastiras, et au bouzouki Minos Voutsinos, un des musiciens qui collaborent avec Harmonie parfois. Le concert com-



© Tessa Chéry (www.tessachery.com)

Sous la direction de Yiannis Plastiras (au piano), la chorale chante les compositeurs grecs du XXe siècle, et eux seulement.

mence par une chanson, puis une brève présentation de Vassilis Tsitsanis, et le genre de musique auquel il a contribué : le laïko, genre grec folklorique dans le sens étymologique du terme. Entre deux chansons, Yiannis tient à rappeler les valeurs d'Harmonie au public : faire connaître des auteurs grecs méconnus auxquels elle rend hommage avec le plus grand respect, et promouvoir la culture grecque.

Dans le public, les têtes et les épaules se balancent en rythme. La bien-

nommée Harmonie n'en est pas à son coup d'essai, avec ses prestations au centre Mandapa, et aux Blondes ogresses dans le 18e entre autres. Derrière l'ambiance apparemment bon enfant, il y a du vrai travail.

Si vous êtes intéressé(e) par le chant et voulez tester un autre style ou vous rapprocher de la culture grecque, la chorale est ouverte à tous.

Jeanne Gatti

□ 11 rue Yvonne Le Tac. Répétitions le mercredi à 18h. Pour joindre la chorale : 06 62 15 73 50

On chante dans la tour... et sur la Butte !

Les habitants d'un immeuble de la porte de La Chapelle se retrouvent pour chanter ensemble.

Une chorale très mélangée et qui participe à la vie de quartier », tel était l'objectif de Dominique Paulin en créant La Voix est libre, il y a douze ans, au centre social Torcy. Chef de chœur depuis le début, il tient à une chorale ouverte à tous, non musiciens le plus souvent mais souhaitant se rencontrer et partager. Depuis six ans environ, de nombreux habitants de la tour du 93 rue de La Chapelle ont rejoint le chœur et le local associatif de l'immeuble, l'Espace 93 accueille les répétitions du mercredi. Avec ses 1 000 habitants, la tour est une petite ville ! L'horaire, de 18 h 30 à 20 h, adapté aux mères de famille notamment, laisse la soirée libre.

Aujourd'hui le groupe d'une trentaine de choristes est surtout féminin, avec seulement quatre ou cinq hommes.

Le répertoire de chansons françaises et chants du monde emmène le chœur à de nombreuses fêtes du 18e : Fête des vendanges, celles du quartier de La Chapelle ou de la tour. Des ateliers sont organisés avec l'École normale sociale (ENS) de la rue de Torcy pour les primo-arrivants, qui transmettent à la chorale des chants de leurs

pays. Et La Voix est libre a chanté à la Philharmonie avec l'Orchestre de chambre de Paris dans une version spéciale de *La Flûte enchantée* (*Le 18e du mois* de février 2015) !

Un festival en juin

Dominique Paulin a aussi créé Chœurs en vrac, un festival de chorales dont la première édition a eu lieu

l'an dernier, sur la Butte, pour la Fête de la musique. Quinze chœurs se sont succédé, de 14 h à 22 h, rue Cortot. Pour cette année, les demandes de participation sont nombreuses et trois emplacements ont été demandés : en haut des escaliers à l'angle de la rue des Saules, rue Saint-Vincent et peut-être aussi au musée de Montmartre. « Je souhaiterais qu'une première par-

tie soit consacrée à une sorte de scène ouverte, où les jeunes instrumentistes des ateliers et écoles de musique du 18e pourraient venir jouer. Si c'est possible, j'aimerais qu'on ait un piano. » En hommage à Erik Satie, né il y a 150 ans.

Annie Katz

□ Centre social Torcy, 01 40 38 67 00. Pour participer au festival : choeursenvrac@gmail.com

Apprendre le français en chantant

Nicole Loustau, chanteuse lyrique professionnelle, passionnée de musique, de pratique vocale et de pédagogie, utilise le chant au sein de l'atelier Le Chant des mots pour enseigner le français à des non-francophones.

Par petits groupes de quatre à cinq personnes et pendant des séances de deux heures, les participants vont prendre conscience de l'implication de leur corps dans l'acte de chanter. Des exercices vocaux appropriés, basés sur l'enchaînement naturel des sons voyelles qui composent la langue française, vont favoriser l'articulation, l'intonation, le rythme et le phrasé propre au français. Le son « ou », si difficile à prononcer

pour certains, viendra ainsi tout naturellement en partant du « i » qui se transformera en « u » et ensuite en « ou » simplement en arrondissant les lèvres.

Libérer sa voix

Le répertoire varié puise dans la musique vocale francophone (Piaf, Montand), des extraits d'opéras, d'opérettes, de mélodies, de chansons traditionnelles et de chants du monde et offre ainsi un panorama chanté de la culture française.

Mais les francophones purs jus peuvent également bénéficier de cette méthode pour apprendre à se servir de leur voix comme moyen d'expression et instrument de communication. Un

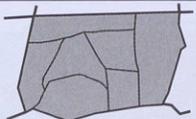
travail postural et vocal en profondeur, qui demande de la patience mais amène à progressivement libérer sa voix (et trouver sa voie ?).

Des ateliers bimensuels ont lieu le samedi matin, dans les locaux de L'Île aux langues, rue Émile Duployé. Les séances hebdomadaires sont organisées le mardi à 17 h 15, Cité Traëger.

Pour ouvrir les oreilles à des styles musicaux différents, Nicole Loustau organise des sorties musicales avec ses élèves et propose également, une fois par mois, une pratique artistique avec un musicien au 104.

Sylvie Chatelin

□ Nicole Loustau, 06 77 59 56 89, n.loustau@treffe-amccf.fr



Château-Rouge : la station ferme le 20 mai pour 14 mois de travaux

Jusqu'à l'été 2017, les usagers devront aller au métro Barbès ou Marcadet avant de retrouver une station flambant neuve, plus spacieuse et plus accessible.

La date est définitivement fixée : la station de métro Château-Rouge fermera le 20 mai et ne rouvrira pas avant le 31 juillet 2017.

14 longs mois pour les très nombreux usagers de cette station, l'une des plus fréquentées de la ligne 4, et des difficultés à prévoir dans la station la plus proche, Barbès-Rochechouart, qui s'en trouvera surchargée. Mais 14 mois indispensables pour mener à bien cet énorme chantier.

Celui-ci a démarré il y a un an. Pendant l'été dernier, le boulevard Barbès a été en partie éventré pour construire, sous la chaussée, la dalle de béton qui deviendra le plafond de la nouvelle salle d'accès. Une salle qui passera de 45 à 170 m², comme l'explique la chef de projet, Antoinette Morel. Et l'escalier vers le quai direction Montrouge débouchera directement dans la salle des billets : finis les embouteillages dans le couloir actuel.

Un sous-sol fragile

Alors depuis on creuse : côté ouest du boulevard pour percer un nouvel escalier qui débouchera sur le terre-plein entre les rues Custine et Poulet ; côté nord pour dégager l'espace nécessaire à la future salle, dans le prolongement de la salle actuelle. Mais pour pouvoir creuser, il a fallu d'abord consolider un sous-sol fragilisé par les galeries des anciennes carrières de gypse du secteur. On a donc coulé, jusqu'à plus de 25 m de profondeur, plusieurs énormes pieux de béton. Les riverains se souviennent du tapage nocturne provoqué en février par les machines géantes qui creusaient et coulaient ces tonnes de béton : le chantier est si proche des voies du métro qu'il était impossible de faire ce travail aux heures où les rames circulent et les habitants, prévenus par courrier, ont dû prendre leur mal en patience.

À présent, deux petites parties du chantier sont à ciel ouvert : l'accès côté rue Dejean et l'emplacement du futur nouvel escalier côté ouest. Tout le reste se passe en sous-sol ce qui, on le

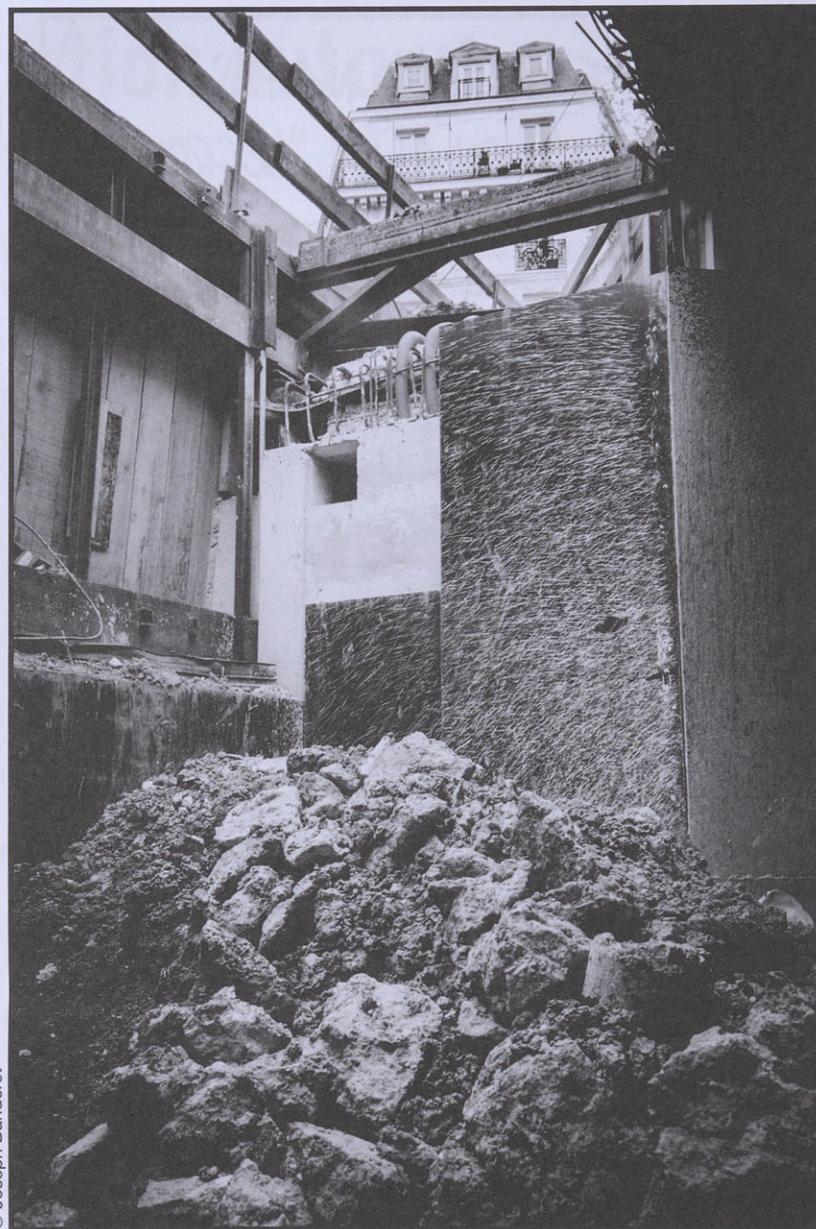
devine, ne facilite pas les choses. De place en place, le sommet de la voûte de 60 cm d'épaisseur au dessus des voies est scié puis enlevé. D'épaisses plaques métalliques le remplacent en attendant que puisse être coulée une autre dalle de béton qui constituera le sol de la prochaine salle.

Des portes sur les quais

La construction du nouvel escalier viendra plus tard. Il sera un peu raide car l'ouvrage bute sur une grosse canalisation impossible à déplacer. Au final, tous ces gros travaux auront pris 16 mois. Les huit derniers mois seront consacrés à l'aménagement de la station et des quais : carrelages, éclairage, installation des automates d'achat de billets et de pass Navigo, de dix bornes d'accès dont une élargie au lieu des trois tourniquets actuels, d'une nouvelle cabine d'information...

La RATP annonce même que Château-Rouge aura la primeur des nouveaux mobiliers en cours de conception. Mieux encore : les quais seront équipés, comme sur les lignes 1 et 14, de ces portes vitrées qui s'ouvrent en même temps que celles de la rame et évitent les chutes sur la voie.

À terme donc, une station beaucoup plus spacieuse, un accès supplémentaire du côté de la butte Montmartre qui facilitera les flux de



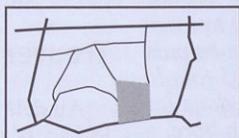
© Joseph Bandéret

Des dizaines de mètres cubes de gravats sont extraits en sous-sol pour multiplier par quatre la surface de la salle des billets.

circulation et évitera bien des déboires aux touristes à la recherche du Sacré-Cœur, mais toujours pas d'ascenseur : la RATP explique longuement qu'il faudrait dépenser des milliards pour équiper ainsi ne serait ce qu'une partie des stations du réseau. Certes. Reste qu'il y a dans

Paris des dizaines de milliers de personnes à mobilité réduite (handicapés, personnes âgées...) qui n'auront donc toujours pas accès à un métro conçu selon les normes en vigueur au... 19e siècle, lors de sa construction.

Marie-Odile Fargier



Goutte d'Or – Château-Rouge

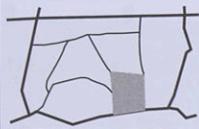
Prix Coup de pouce pour Barbès Batailles

Deux journalistes de la Goutte d'Or, Lydie Marlin et André Criscaut, viennent de remporter le prix Coup de Pouce au Festival international du grand reportage et du documentaire de société (FIGRA) au Touquet. Leur projet de documentaire, Barbès Batailles, a été sélectionné parmi 30 projets.

« Derrière l'image de ce quartier ghetto, il existe une mémoire, une lon-

gue tradition de mobilisation qui a contribué à l'émergence d'une parole politique de l'immigration, expliquent les deux réalisateurs. En revisitant le passé de lieux symboles, mais aussi ordinaires, ce film retrace l'histoire de combats méconnus, portés par ses habitants, et souligne le paradoxe d'une France à la fois terre de liberté et d'oppression ». Ils espèrent que cette dis-

inction leur permettra d'aller au bout de leur projet et trouver rapidement un producteur et des diffuseurs comme France 3 ou France 5. Ils tiennent à remercier les habitants du quartier, notamment ceux qui ont participé aux premières prises de vues : « C'est grâce à vous si nous avons pu obtenir ces honneurs. Ce prix appartient au quartier ! » ■



DANS LE 18^e ON N'A PAS
"TROISGROS" ON A UN "LEGRAND"



© Hervé Baudry

Bientôt un resto d'Augustin Legrand rue Myrha

Dans le quartier Château-Rouge, on se demande depuis quelques mois à quoi va servir ce grand local aux baies vitrées au pied d'un immeuble social tout neuf et tout blanc à l'angle des rues Myrha et Poissonniers. Enfin on sait : Augustin Legrand, le grand gaillard qui, voici dix ans, installait des tentes pour les SDF le long du canal Saint Martin, va ouvrir là un resto bio et pas cher, selon la formule qu'il a déjà lancée rue Bichat, plus une petite épicerie où l'on trouvera tous les produits qu'utilisera aussi le restaurant. Avec des créations d'emplois à la clé, à hauteur de dix équivalents temps plein.

Au menu : des plats de plusieurs légumes de saison et céréale à 8 €, avec viande ou poisson pour 1 € de plus, soupes à 3 €, limonade maison à 2 € : tout

est cuisiné sur place afin de proposer une nourriture saine, goûteuse et rassasante à des prix défiant toute concurrence. Pour cela, Augustin fait le pari d'une fréquentation importante d'habitants – le resto sera ouvert 7 jours sur 7 de 9 h à minuit — avec un débit renforcé par le jumelage avec l'épicerie, le tout permettant d'acheter les produits en quantités plus importantes donc pour moins cher.

Pendant les heures creuses de l'après-midi, les coworkers munis de leur ordinateur ou de leur tablette seront bienvenus et invités à préparer eux-mêmes leur thé ou/et à grignoter un gâteau à 3 €. « Inutile de dépenser beaucoup pour rester travailler un moment chez nous, souligne Augustin Legrand. On est un commerce bien sûr mais pas seulement. »

Marie-Odile Fargier

Tarmacadam, un album made in Goutte d'Or

Le collectif de musiciens Karacine Prod sort son premier album, entièrement composé et enregistré dans un salon de la rue Stephenson.

Le Tarmacadam est un matériau résistant composé de pierres concassées destiné au revêtement des chaussées et des aérodrômes. Il désigne également le titre du premier album du collectif Karacine Prod. Un terme qui reflète le parcours de ses membres ainsi que la tonalité du disque. Un agrégat de pop, de rock, de musique africaine, de reggae et de hip hop. De la chanson à textes en français, peul, sousou et malinké.

À la base de Karacine Prod : quatre musiciens. Moussa Kanté, le chanteur, a commencé à donner de la voix à 16 ans quand il scandait du hip hop dans les rues de Conakry.

Puis, il quitte la Guinée, et après un bref passage par le Portugal, pose ses semelles sur le tarmac parisien à l'âge de 19 ans. « À cette époque, je traînais à Montmartre du côté du Sacré-Cœur, se souvient Moussa. Je fabriquais des goulous-goulous, vous savez, les bracelets fantaisie. Je passais mes nuits à taper sur des percus et, comme c'est raconté dans le disque, j'étais à la dérive. » Un soir de vernissage à la galerie l'Art de rien de la rue d'Orsel, il engage la conversation avec Barbara D'Antuono, une des artistes qui expose régulièrement chez Isabelle Lesbre. « J'étais un peu bourré et je lui ai slamé un poème de Rimbaud, c'est comme ça qu'on s'est rencontré. »

Hommage à Kounkouré

Loin des goulous-goulous et du hip hop, Barbara D'Antuono, elle, vient du punk et garde toujours une affection particulière pour Johnny Rotten, le chanteur des Sex Pistols. Son univers est également rock, façon Iggy Pop, les Clash, les Ramones. « J'ai commencé la musique à 16-17 ans. À l'époque, on ne savait pas jouer, j'ai appris trois accords de guitare que je tournais dans tous les sens. »

Un séjour de cinq années en Haïti la fait bifurquer vers la peinture et les arts plastiques. Puis à son retour, les sirènes musicales la rattrapent. « Comme cela ne me faisait pas manger, poursuit-elle, j'ai arrêté de jouer et me suis concentrée sur la peinture. Pendant pas mal d'années, la musique était un peu entre parenthèse, jusqu'au jour où ma pote Nadia Djabali [qui est également membre de la rédaction du 18e du mois] a décidé qu'elle allait devenir musicienne et s'est mise à la viole de gambe. »

Barbara D'Antuono reprend alors sa guitare, compose des chansons. Rendez-vous le dimanche après-midi pour deux heures de musique. Au départ guitare et viole de gambe, puis Moussa est venu chanter... Puis Ibrahima Bah, que tout le monde surnomme Kounkouré, a posé son djembé sur le parquet du salon et Papus Diabaté, sa basse.

« On s'est connu ici avec Kounkouré, se remémore Moussa Kanté. C'était une pointure. Il était encore adolescent quand il a commencé à tourner avec des grands musiciens comme Ba Cissoko puis avec Tiken Jah Fakoli. Il avait déjà fait 5 fois le tour du monde avant qu'il ne se retrouve dans les allées de Montmartre... C'était un électron libre. » Moussa évoque Kounkouré au passé parce que le percussionniste est décédé l'année dernière, le jour de l'éclipse. Il n'avait pas 30 ans. Tarmacadam est le dernier projet dans lequel il a partagé sa sensibilité. L'album lui est dédié.

Griot, fils de griot

Papus Diabaté est le bassiste du collectif. Griot et fils de griot, il a commencé par le balafon à l'âge de deux ans. Il a tourné avec pas mal de pointures comme Mory Kante et Sekouba Bambino. Né dans la musique, il est multi instrumentiste : balafon, guitare, basse, batterie.

« Le fait que des musiciens confirmés s'intéres-

sent à nos compositions nous a donné envie d'avancer, raconte Barbara. Et comme rien n'est simple dans la vie, six ans ont été nécessaires pour arriver au bout, c'est-à-dire à cet album. »

La plupart des chansons ont été écrites à quatre mains par Barbara D'Antuono et Moussa Kanté. Elles sont les échos du parcours personnel de Moussa. La chanson *Aléatoire* évoque une dérive nocturne : « Quand la nuit t'avale et que tu n'arrives plus à t'arrêter », précise Moussa. *Babylone* a été écrite à l'époque où le chanteur commençait à vouloir sortir du monde de la rue, « j'étais sans cesse poursuivi par la police et son lot de contrôles d'identité ». Les premières lignes de *Crève-Cœur* ont été rédigées au tribunal. *Kakilembé*, décrit la corruption et l'exode que connaissent bien des pays du continent africain. *Kakilembé*, c'est un géant qui domine tout le monde et qui ne partage pas le pouvoir.

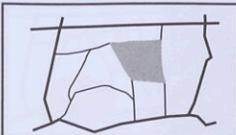
Trouver un label

Au delà des quatre musiciens, tous installés dans le 18e, d'autres instrumentistes confirmés ont pris part à l'aventure. Notamment l'harmoniste Manu Bosser, la saxophoniste Chloé Grupallo, la pianiste Tiphaine Deligne et le bassiste Franck Nelson. À part Chloé, ils vivent tous sur les contreforts de la Butte. Y compris le photographe du collectif, Maxence Gandolphe de Witte, ainsi que la graphiste Nathalie Marsan, qui a réalisé la pochette du CD.

Reste à Karacine de trouver des points pour déposer le disque et le mettre en vente. « Il y a un truc super important qu'il faut écrire dans ton article, conclut Moussa Kanté. On cherche un label qui pourrait nous accueillir. » En attendant l'album est sur Deezer, Spotify et iTunes.

Florence Livi

□ Contact : facebook + karacine prod



Discussion et coconstruction autour du site Ordener-Poissonniers

La concertation – non sans crispations – se met en place autour de l'ancien dépôt SNCF de La Chapelle, désormais appelé site Ordener, objet d'une importante opération immobilière : construction de logements, installations d'activités tertiaires et création d'espaces verts tout en préservant une partie du patrimoine ferroviaire.

Diagnostic du site, patrimoine et invariants du projet : tel est l'intitulé du deuxième comité de suivi de la concertation sur l'opération Ordener-Poissonniers, qui devrait voir le jour en 2023. Une opération prévue sur un triangle de 4 hectares avec un côté de 250 m sur la rue Ordener. Une bonne soixantaine de personnes prennent part à la réunion ce 31 mars au soir, en salle des fêtes de la mairie du 18e. Sont venus aussi des représentants de la SNEF (Société nationale des espaces ferroviaires), de l'Agence Saison-Menu (architectes/urbanistes) et ses partenaires, Ian Brossat, adjoint à la maire de Paris, chargé du logement et de l'hébergement d'urgence et Michel Neyreneuf, adjoint au maire du 18e en charge des grands projets urbains et du logement et animateur du comité de suivi.

Ce deuxième comité fait suite à la réunion publique d'information de septembre dernier, à la première réunion du comité de suivi d'octobre qui a désigné l'agence Saison-Menu comme urbaniste pour le compte de la SNEF et aux deux visites sur site faites en fin et début d'année (nos éditions d'octobre 2015 et janvier 2016).

Trop de logements ?

Ce soir-là, ce sont d'abord les représentants du Collectif Ordener, qui expriment les interrogations et avis émis par les habitants du secteur lors des Tables de quartiers de janvier dernier et de leur approfondissement par l'atelier-projet de février (voir le 18e du mois de mars 2016). Questionnements quant à la place de la nature dans le 18e, à la circulation étranglée des rues Ordener et des Poissonniers, au manque criant d'équipements culturels dans ce secteur. Aux dires d'un des membres du Collectif, « les magnifiques anciennes halles de la SNCF pourraient être transformées en superbes lieux de culture. Et pourquoi pas y envisager l'installation du Conservatoire de musique du 18e (qui déborde de ses murs) et en lieu et place de l'an-



La Table de quartier permet d'aller au-devant des riverains en installant une table sur tréteaux et un panneau d'affichage de post-it dans la rue.

ancien conservatoire, créer seulement une centaine de logements ».

Car la crainte principale demeure bien le projet de construction de 500 logements sur le site Ordener, renforçant encore la densité de population de l'arrondissement et de ce secteur particulièrement. « On se méfie des ghettos urbains construits avec la meilleure volonté du monde, reprend une participante ; 500, voire 650 logements avec le projet planant sur l'immeuble du 26 ter rue Ordener, sans compter l'éventuelle construction sur la dalle du magasin Métro, cela est intenable ». Michel Neyreneuf déclare que le 26 ter Ordener est pour le moment un « non-projet », avant de donner la parole à l'agence Saison-Menu.

Une architecte enthousiaste

Isabelle Menu, architecte urbaniste, s'enthousiasme : il s'agit de créer un rapport intelligent entre le vert, le patrimoine et les constructions. Force schémas à l'appui, elle détaille ce que l'agence, appuyée par des cabinets conseils travaillant sur les sols, les paysages et l'acoustique, a d'ores et déjà noté. Le lien transversal ouest/est que constituera cette parcelle, l'importance des relations interquartiers,

celle des trois côtés du triangle devenant trois façades largement ouvertes « permettant de voir et d'être vu ».

L'urbaniste fait part de son souhait de protéger une partie du patrimoine de la SNCF, notamment la grande halle de levage des autorails avec son gabarit hors norme de 105 m de long et 16 m de haut. Elle s'interroge sur la fosse des transbordeurs qui pourrait être transformée en espace vert ouvrant sur la rue Ordener, sur la topographie complexe du lieu avec des dénivelés de 6 m par rapport au niveau de la rue. Elle lance des propositions, comme celle d'une voie de desserte traversant le site, d'un baladoir. Elle promeut un agrandissement des espaces verts existants en les reliant à de nouveaux espaces végétalisés et une imbrication architecture/paysage.

Pour un « vrai » parc

Les réactions de la salle ne se font pas attendre, qu'elles émanent du Collectif, de simples habitants ou de représentants d'associations, comme l'ASA-PNE 18, association pour le suivi de l'aménagement Paris nord-est 18. Certes, la conservation d'une partie du patrimoine est une bonne nouvelle, mais le malentendu reste

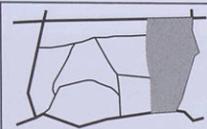
entier sur les espaces verts ou végétalisés ? « On parle d'image de parc, mais c'est un véritable parc que l'on veut », dit une intervenante. La desserte ne va-t-elle pas d'emblée servir de voie de délestage et se transformer en un long caravansérail ?

Et surtout ces premières propositions de l'agence Saison-Menu paraissent incompatibles avec la construction de 500 logements. La salle se fait incisive : le préalable des 500 logements à construire n'est-il pas une aberration ? « La question des 500 logements doit être posée aujourd'hui, reprend un participant avant d'ajouter : à quel moment, on dit c'est validé, ce n'est pas validé ? ». Une participante voudrait connaître le calendrier de la concertation : « vous dites, on a du temps, mais ce schéma directeur sur lequel on travaille doit-il être achevé en septembre ? »

Ian Brossat redit la nécessité pour Paris de construire des logements et demande que l'on ne se focalise pas sur le nombre de 500 logements, tant que l'on n'a pas les propositions des architectes : s'agit-il de logements familiaux, de logements étudiants ? Michel Neyreneuf rappelle qu'il ne peut y avoir de projet contre projet, mais que c'est dans et par le comité de suivi que l'on avance dans un processus de coconstruction. On discute, on amende, on propose à partir d'un préprojet émanant d'un organisme légitime parce que choisi démocratiquement.

« La concertation ne peut-elle pas cependant aller au-delà de comités de suivi en mairie d'arrondissement ? », reprend une intervenante. L'idée d'un comité de suivi sur site fait son chemin. Il permettrait de mieux comprendre ce que pourraient être les espaces verts, et surtout où et comment construire les quelque 500 logements. Les urbanistes en ont convenu, ils n'ont pas eu le temps de travailler suffisamment sur les volumes de construction. Ces volumes seront bien en ligne de mire du prochain comité de suivi qui se tiendra sur le site le 21 mai.

Brigitte Bâtonnier



Avis de tempête dans la tour Boucry

Les copropriétaires s'opposent à une opération commerciale de vente et transformation d'anciens locaux de Pôle emploi et de la Sécurité sociale en logements étudiants.

L'affaire est mal partie dans la tour Boucry. Le projet de transformation de 3 000 m² de bureaux en 113 logements étudiants a été rejeté par 75 % des copropriétaires lors d'une assemblée générale extraordinaire. L'histoire démarre en 2013. Près du rond-point de La Chapelle, au pied de cette tour de 28 étages qui comprend 500 logements sur 28 000 m² plus 6 000 m² de bureaux, se trouvaient une agence de Pôle emploi et un local de la CPAM (Caisse primaire d'assurance maladie) qui occupaient à eux deux 3 000 m².

Un dossier incomplet

En 2013, Pôle emploi déménage rue Maurice Genevoix. En janvier 2016, c'est la CPAM qui ferme ses portes. Les propriétaires des murs qui abritaient les deux services publics sont la SNC Constellation (qui hébergeait Pôle emploi) et la CPAM qui, elle, désire vendre ses murs au groupe Capelli, promoteur immobilier. Un projet commercial qui nécessite l'accord des copropriétaires. Ceux-ci reçoivent donc une convocation à une assemblée générale extraordinaire. Étrangement, cette convocation n'est pas envoyée par le syndic ni par le président du

conseil syndical comme il est d'usage, mais... par la CPAM.

Dans le gros document remis avec la convocation est présenté un projet intitulé « Le patio 18 », qui prévoit la création de 113 logements d'habitation de 20 m² pour étudiants et jeunes travailleurs. « Ce dossier est illisible, incomplet, bâclé et deux copropriétaires de la tour, architectes de métier, m'ont dit qu'il manquait la fiche technique, la partie budgétisée et les diagnostics », assure Yves Figueiredo, secrétaire de l'amicale Boucry nouvellement créée par des copropriétaires.

Aucun appel d'offres

Lors de l'AG, ce projet est présenté par des représentants d'une part de la société Oscar Développement, spécialisée dans la transformation et la restructuration de bâtiments, et d'autre part du groupe Capelli, de la société SNC Constellation, spécialisée dans la vente et l'achat de biens immobiliers, et du cabinet d'architecture Atelier 4+. Les résidents comprennent alors que l'affaire était dans les tuyaux depuis l'année dernière, qu'un permis de construire avait été déposé en juillet 2015, que tout a été décidé en amont sans concertation préalable. C'est la surprise, « d'autant qu'aucun



© Gilles Jeudy

28 étages, 500 logements : la tour est un village en hauteur où l'on refuse le fait accompli.

appel d'offres n'a été lancé, qu'aucune information n'a filtré et qu'aucune réunion n'a eu lieu avant cette AG », déplore un copropriétaire. « Le syndic se plaint également de ne pas avoir été informé dans les temps », indique Sylviane Ratobison, présidente de l'amicale.

Rendus méfiants par ces cachotteries, les copropriétaires craignent également que ce projet ne mette en cause la sécurité dans la tour, actuellement

assurée nuit et jour par deux agents, car il créerait de nouveaux accès moins directement surveillés. Suite au vote de refus des copropriétaires, le président du conseil syndical a démissionné et les trois entreprises sont retournées à leurs dossiers. « Le projet est maintenu et avance. De toute façon, à terme, ces bureaux vides seront transformés en logements », nous a affirmé la représentante de la société Capelli. À suivre... **Gilles Jeudy**

La petite carte qui peut vous emmener loin

L'Auberge de jeunesse Yves Robert, située esplanade Nathalie Sarraute, inaugurée il y a maintenant trois ans, continue son ouverture et son ancrage sur le quartier de La Chapelle.

La carte de la FUAJ (Fédération unie des auberges de jeunesse) est le sésame indispensable pour aller boire un verre (pinte à 3,50 euros) au bar associatif qui vous ouvre également la porte aux divers spectacles et animations, réguliers ou ponctuels, que propose l'auberge.

Plusieurs rendez-vous musicaux mensuels accompagneront très bien votre bière. Une fois par mois, vous avez le choix entre la soirée DJ Set électro-conviviale autour du bar ou la soirée Open Mic, scène ouverte musicale où vous pourrez prendre le micro, accompagné des musiciens de Cover Session, et écouter des artistes en live. Le rock et les musiques du monde sont également présents un vendredi par mois avec les Concerts Scène solidaire, pendant lesquels l'association Culture & Hôpital offre une scène à des jeunes talents prometteurs qui en échange se produisent dans un hôpital. Si vous préférez le théâtre, ne manquez pas, le vendredi également une fois par mois, la soirée La

Bibliothèque. Pensez à apporter votre roman, essai, conte, BD, guide touristique ou même livre de cuisine favori. Vous les déposerez sur scène, les comédiens de la Compagnie Falbala en liront quelques pages et s'en inspireront pour improviser (vous récupérez bien évidemment votre livre à l'issue du spectacle). À ne pas rater, la dernière de la saison le 20 mai avec surprise à la clé.

Ciné, jeux, troc et légumes

Une autre belle proposition une fois par mois, la projection d'un film sous-titré et audio-décrit accessible à tous les publics et tous les handicaps, proposé par l'association Ciné-access dans la grande salle pour permettre à tous de découvrir un film et des artistes. Prochaine séance le dimanche 29 mai à 16h, avec *Valentin Valentin*, une comédie de Pascal Thomas sortie en 2015, en présence du monteur Yann Dedet.

Tous les mardis, c'est jeux de société avec La Boîte à chimères à partir de 20 h et tous les deux

mois le jeudi, l'apéro-troc de PariSolidari-Thé pour échanger objets, idées, compétences, bons plans, en toute convivialité autour d'un verre et de quelques petites choses à grignoter avant un concert.

Également, le rendez-vous hebdomadaire et convivial, tous les mercredis de 18 h à 20 h 30, autour des paniers de légumes bios et locaux de l'association HyperSocialBioClub (HSBC) à l'intérieur de l'auberge de jeunesse ou devant sur l'esplanade aux beaux jours.

Sylvie Chatelin

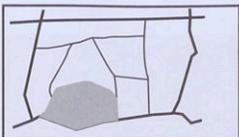
☐ Carte FUAJ, 11 €, valable un an, offre des tarifs préférentiels pour une multitude d'activités culturelles, dans toute la France www.halle-pajol.fr/auberge-de-jeunesse-hi-yves-robert/adhesion-fuaj

• Open Mic, le 12 mai à 20 h 30, DJ Set électro-conviviale, le 25 mai à 21 h, entrée libre.

• Concerts Scène Solidaire, le 13 mai, La Bibliothèque, le 20 mai à 20 h 30, entrée libre, participation au chapeau.

• Ciné-access : renseignement et réservation cine-access@orange.org

• HSBC, contact : pascal.breildupont@gmail.com



Les anges gardiens de la place Blanche

Les touristes s'y pressent pour photographier le Moulin rouge. Mais la place Blanche (et ses dépendances), c'est d'abord un village et ses anges gardiens.

Au centre du petit monde de la place, Sylviane, notre kiosquière dont l'étalage jouxte la sortie du métro. Fidèle au poste depuis 28 ans, elle est la mémoire du lieu et son présent, alimenté chaque jour par les histoires locales, les nouvelles de nos petites santés, les infos sur les ressources inépuisables du quartier. Un franc-parler qui n'épargne ni les radins ni les malpolis. Et qui rend hommage aux généreux, aux cultivés, sel de notre coin. Elle collectionne les ours en peluche : nous les avons récemment baptisé Adoration, Traviata (un ours violet), Chaperon (un minuscule, tout rouge). Pour nombre de marginaux, elle est « Manman ».

Une autre gloire, Pépone, règne sur plusieurs commerces des rues Lepic et Abbesses, comme la trattoria (Café Pépone) dont le gratin d'aubergines vous réconcilie avec la météo même les jours de pluie ou de grand froid. Surtout quand il est servi par les adorables Anna et Yaya. Partout aux manettes, Pépone peut aussi bien balayer le bout de trottoir que malaxer la pâte à pizza, discuter avec un client ou, portable à l'oreille, gérer ses affaires planté au coin de la rue. Né dans



Illustration réalisée d'après les photos de Jeanine Mossuz-Lavau

A gauche, Pépone, arrivé d'Italie à 13 ans, alors vendeur à la criée, aujourd'hui propriétaire de plusieurs boutiques. A droite Sylviane, kiosquière sur la place depuis 28 ans !

les Pouilles, au sein d'une famille pauvre et nombreuse (11 enfants) de petits paysans, il arrive à Paris à 13 ans, vend du persil à la criée, puis va tenter sa chance à Milan, tour à tour laveur de voitures, cireur de chaussures, etc.

Inventer chaque jour

À 20 ans, de retour chez nous, sans un sou et ne parlant pas français, il dort

pendant un mois dans la station de métro. Redevenu vendeur à la criée, il se révèle si talentueux que le travail ne lui manquera jamais et qu'il parviendra à acheter des boutiques rue Lepic, à Saint-Ouen et à Clichy. Son credo : on peut tous arriver à être un champion à condition de ne pas craindre les années de transpiration. Il a un don : il compte plus vite que n'importe qui. Et chaque matin il se demande : qu'est-

ce que je vais inventer aujourd'hui ? Toujours en avance, il a imaginé, il y a 40 ans, la tomate grappe, la pizza à la coupe, les spaghettis à emporter, copiés depuis partout. Quand on aime son boulot dit-il, « le reste vient tout seul ». Il évoque le magnifique film *Cinéma Paradiso* (Giuseppe Tornatore) : il a vécu tout cela, lui aussi a eu le crâne rasé pour cause d'envahissement par les poux.

On ne peut remonter la rue Lepic sans croiser l'un ou l'autre de ses illustres habitués. Dominique (notre médecin qui a pris sa retraite pour écrire mais que personne ne peut oublier), Daniel le facteur qui entretient un vrai lien entre ses « administrés », Belinda, notre romancière revenant de son cours de tango, Jean-Louis, autre danseur, qui a enfin publié son *Dictionnaire passionné du tango*, Janny qui nous enseigne

si bien le yoga, Christian qui masse avec maestria les dos douloureux, l'autre Dominique qui ne cesse de nous offrir de belles écritures.

Je ne peux les citer tous, tant notre village foisonne de personnalités sympathiques, connues ou anonymes : autant de lucioles qui font que, de jour comme de nuit, place Blanche, c'est tous les jours dimanche.

Janine Mossuz-Lavau

Au bonheur de Thaïlande : le trio gagnant de Yeng et Mom

Vous n'avez plus que deux mois pour en profiter de ce Bonheur : les murs n'appartiennent pas à Yeng, et le propriétaire reprend le bail, le 30 juin ! Alors ne tardez pas : derrière une vitrine où s'épanouissent les plantes exotiques se cache un des meilleurs restaurants asiatiques du 18e – et mon préféré. Passez la porte et vous serez chaleureusement accueilli par Yeng dans un décor composé de végétaux, de guirlandes lumineuses et d'une collection impressionnante de bouddhas et de signes du Zodiaque chinois couleur or.

Amateurs de lieux branchés, laissez tomber, ici, c'est un restau simple de quartier. Depuis près de 21 ans, Yeng et son épouse Mom y proposent des mets de trois gastronomies : thaïlandaise, vietnamienne et cambodgienne. Un choix éclectique. « Nous, nous sommes Cambodgiens. Mais maman, qui avait déjà un restaurant asiatique dans les années 1980, a eu



© Christian Adhin

Depuis plus de 20 ans, Yeng régale les gourmets du quartier de mets thaïs mais aussi vietnamiens et cambodgiens.

l'idée d'introduire la cuisine thaïlandaise, très rare en France à l'époque. Elle a trouvé un cuisinier thaïlandais,

que nous avons repris ensuite ici en 1994, et qui a enseigné son savoir-faire à ma femme. Nous avons gardé

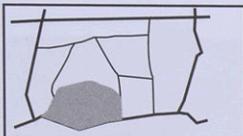
quelques spécialités vietnamiennes parce que les gens demandent des nems », explique Yeng.

Tout est frais et fait sur le moment, selon le désir du client, du bœuf piquant « force 4, 5 ou... 6 ? » au filet de poisson vapeur « cuit en feuille de banane ». Côté Thaï, à ne pas manquer : les hors-d'œuvre maison pour deux et la fondue, toujours pour deux. Côté Cambodge : des brochettes de crevettes enroulées au bœuf grillé. Pour conclure, exit les sempiternelles glaces, mais de vrais desserts : flan thaï, bananes au lait de coco (miam !), perles de coco ou mangue fraîche. Comptez 15 à 20 € par personne, vin compris.

Et si vous avez connaissance d'une affaire à céder, d'un local à louer dans le quartier, n'hésitez pas à en faire part à Yeng. Vous ferez sa joie et celle des nombreux habitués.

Anne Farago

□ 33 rue Véron, ouvert tous les soirs de 20 h à minuit.



© Tessa Chéry (www.tessachery.com)

Un moment ensemble autour d'un café, d'un jeu de société : « le Scrabble, c'est bien : on est longtemps ensemble ».

Il est près de 10 h 30 ce vendredi. On s'affaire dans la crypte de l'église Saint-Jean de Montmartre pour installer des tables, faire couler le café, couper des quatre-quarts... On s'embrasse, on prend des nouvelles, on discute autour d'une tasse. « T'as vu le PSG, Philippe,

Il y a ceux qui ont leur table et leur équipe attirée, toujours la même. Il y a ceux qui aiment bien jouer avec des gens différents, tout le temps. Parfois on s'énervait pour un mauvais jeu, une prise ratée, une carte qu'on n'a pas sortie au bon

Le « café-accueil » des sans-abri à Saint-Jean de Montmartre

L'église ouvre ses portes aux personnes de la rue, grâce à la volonté d'une douzaine de bénévoles de cette paroisse et de Notre-Dame-de-Lorette.

pas terrible le dernier match. Ça ne s'arrange pas. » « Oh, 2-2, quand même, c'est pas si pire ! »

Chacun arrive quand il veut. Il y a ceux qui continuent à converser. Il y a ceux qui s'installent au calme, paisiblement, ou bien avec un journal, un livre, une bande dessinée. Nordine boit une soupe chaude, il observe. « En général je reste jusque vers 12-13 h et puis je reviens chercher un sandwich vers 16 h : ça me sert pour le soir. » Pourquoi revient-il chaque vendredi ? « C'est comme une pile. Quand je viens ici, je suis rechargé pour toute la semaine. C'est comme une lumière qui ne s'éteint jamais. Je vois des gens qui ont toujours le sourire, qui dégagent quelque chose, ça me fait du bien ! »

Plein de choses à partager

Parmi les visiteurs, il y a les inconditionnels des jeux de cartes – tarots, belote, rami – ou du scrabble.

moment, un coup manqué, un manque d'atout. Il y a aussi les habitués et ceux qui viennent de temps en temps.

Il y en a qui viennent « chez Barbara »... « Oui, tu sais, c'est la dame qui est là-bas, la responsable de l'accueil ! » Et la conversation s'engage avec Barbara, qui ne voit pas pourquoi « ils disent chez Barbara ». Elle a commencé les café-accueils pour les personnes de la rue il y a 22 ans. « Au début, c'était à Notre-Dame-de-Lorette. Et puis on est venu ici. » Ce collectif de bénévoles était en effet autrefois installé dans le 9e ; quand il a dû partir pour cause de travaux, Saint-Jean-de-Montmartre lui a ouvert ses portes.

« On accueille tout le monde, sans distinction. » Et d'insister sur cette notion d'accueil « et de tendresse partagée. L'objectif n'est pas d'être une énième permanence sociale mais de rompre la solitude, d'être à l'écoute, de proposer un peu de chaleur humaine. À chacun son boulot ! Nous, on se concentre sur l'accueil. »

Solidarités de quartier

Geneviève se souvient justement du premier accueil : « On était dix bénévoles et un SDF... il nous a bien accueillis ! » Ce qui fait rire François, lui aussi sans abri à l'époque : aujourd'hui il a trouvé un domicile dans le 18e, et vient aider, voir ses amis. Caroline renchérit : « Je suis venue plus tard ; je ne voyais pas ce que je pouvais apporter. Et ils

Les dîners de riverains de la place du Tertre

Pour maintenir une vie de village en dépit de l'afflux des touristes, des habitants proposent des rendez-vous autour d'un repas.

Un non-lieu est un espace où l'être humain risque de passer inaperçu, mais surtout un espace avec lequel on a une relation presque exclusivement de consommation. La place du Tertre, ce fameux carré montmartrois assiégé par les touristes, pourrait bien rentrer dans cette définition. Le tourisme s'est emparé de la place il y a longtemps, avec ses attractions, ses bruits, ses accordéons, ses photos inutiles que personne ne va regarder une fois rentrés à la maison, laissant de côté les gens du quartier, qui n'osent pas s'approcher pour éviter les caricaturistes ou les coups des selfie sticks. Parfois, même les Parisiens se demandent si

les jolis balcons fleuris sur les ruelles qui entourent la place ne seraient pas uniquement des chambres Airbnb ou s'il existe des habitants dans le haut Montmartre.

Les chiens aussi

C'est donc peut-être pour survivre à la densité touristique du village de Montmartre – faites attention à ne pas l'appeler « quartier », les habitants pourraient en être vexés – que des rassemblements spontanés de riverains commencent à devenir habituels. Pas loin du cabaret du Lapin agile, par exemple, rue des Saules où tous les jours, à partir de 18 h, les chiens du quartier et leurs maîtres se rencontrent pour y passer

la fin de l'après-midi ensemble.

Un nouveau rendez-vous vient de s'ajouter à l'agenda montmartrois depuis quelque temps : l'esprit volcanique de Frédéric Loup, pharmacien ainsi que président de l'association des commerçants du haut Montmartre, a lancé l'initiative des dîners des riverains.

Un jeudi par mois, ceux-ci sont accueillis par un des restaurateurs de la place du Tertre. « Le but principal est de lutter contre la mauvaise réputation de la place et de ses commerces, indique Frédéric, mais surtout de faire en sorte que les riverains puissent se réappropriier un espace qui n'est pas forcément consacré aux touristes, de créer une

occasion de rencontre et d'échange entre les gens du quartier. »

Les restaurateurs à table

Sur l'ardoise, un menu accessible mais surtout la compagnie de gens que l'on n'aurait pas eu l'occasion de croiser autrement et enfin des restaurateurs attablés avec leurs convives ! Un apéro à la pharmacie ouvre la soirée avec les présentations, des verres de blanc, les remerciements. Une fois à table, on découvre que, dans certains immeubles autour de la place, les voisins organisent déjà des dîners entre eux. Il leur arrive souvent de se laisser des croissants chauds sur le palier et de se retrouver pour passer une soirée ensemble.

m'ont aidée à faire ma place. On n'imagine pas qu'on a plein de choses à partager avec eux – oui, ce sont surtout des hommes – qu'ils ont beaucoup à nous apporter.»

En début d'après-midi, quelques commerçants et supermarchés du quartier apportent leurs invendus. Des habitants ont aussi donné quelques vêtements. Jean cherchait un pantalon, mais aujourd'hui il n'y en a pas. Des enfants d'une école voisine sont attendus : ils arrivent avec des sourires, des dessins et une boîte à mots doux. Ceux de Gabrielle, par exemple : « Il n'est pas d'arbre que le vent n'ait secoué. Je pense à vous. » Victor, 4 ans, a dessiné un bouquet de fleurs. On partage des gâteaux et un peu de thé. Parfois aussi un peu de ses galères, ou pas, c'est selon, comme on veut, comme on le sent. Des bonnes nouvelles sont aussi partagées : « j'ai signé un contrat de travail ce matin ». « Ah bon ? C'est bien... mais combien t'es payé ? Et pour combien de temps ? »

À côté, la partie de scrabble se termine. Pierre en a bien profité : « Comme je suis un habitué, je connais du monde, des gens auxquels je suis attaché. J'aime bien jouer au scrabble, on découvre des mots qu'on ne connaît pas. La partie dure longtemps et comme ça, on est longtemps ensemble ! » Maintenant, il est l'heure de ranger. Laurence prend encore quelques inscriptions pour la sortie annuelle, sur une guinguette des bords de Marne, en juin. Avant que la salle ne ferme... jusqu'au vendredi suivant. Et c'est comme ça toute l'année, tous les vendredis.

Sophie Roux

□ Le vendredi, de 10 h 30 à 17 h 30, Saint-Jean de Montmartre, 19-21 rue des Abbesses.

L'Esprit singulier à la Halle Saint Pierre

L'univers fantastique de la collection de l'abbaye d'Auberive en 600 œuvres.

La collection privée de l'abbaye d'Auberive, fondée par Jean-Claude Volot, nous invite dans l'univers fantastique de l'art brut. Exposées à la Halle Saint-Pierre, 600 de ces œuvres, signées par 70 artistes, suggèrent des mondes parallèles où l'étrange, la destruction, la mort rôdent en délire de couleurs.

Pour avoir vécu, jeune, la cruauté des ghettos et des camps, Maryan Pinchas Burstein, peintre américain d'origine polonaise, n'est pas devenu pour autant « le peintre des camps ». Mais les huiles sur toiles de l'illustrateur de Kafka (*Le Procès*) – portraits de créatures décervelées, bouches hurlantes, en veste militaire ou coiffure liturgique – bousculent le public. Comme en écho, le Monténégrin Dado (Miodrag Djuric) peint à l'huile des corps humains sous des aspects grotesques (*Triptyque d'Herouval*), piqûre de rappel d'une enfance marquée par les atrocités commises par les nazis en Yougoslavie. Arrivé d'Algérie en France en 1964, Kalem Khelif (qui a réalisé des illustrations pour le film *Le Prophète* de Khalil Gibran) évoque un émouvant et réaliste *Premier hiver* (huile sur papier) où le bidonville où il vivait en famille s'est embrasé.

Gris de Chine

Le noir et ses déclinaisons ne sont pas absents. Inspiré par la BD, la publicité, la TV, Robert Combas souligne d'un trait noir ses peintures figuratives : masque africain animant un corps blanc déstructuré, accompagné d'un petit chien bleu (*Père dans la nuit*) sous les étoiles. L'usage de la pierre noire et de l'encre de chine sur tirages argentiques signés Ernest Pignon-Ernest souligne le côté oppressant de l'enfermement (barbelés, « yoyos »-messages lancés par les détenus depuis les fenêtres grillagées des cellules). Sculptés dans le bronze, des corps décharnés composent la *Danse macabre* orchestrée par Marc Petit.

La peinture chinoise en nuances de gris est présente avec les sobres créations du Prix Nobel de littérature



naturalisé français Gao Xingjian. L'apocalyptique *Destruction* – montage photos noir et blanc – projetée par Du Zhenjun, calligraphe diplômé des Arts et Métiers de Shangai, vidéaste prompt à dénoncer la manipulation, exhibe des effondrements de constructions en cascades. Des tours et barres de béton chevauchent des ponts, des arcs, des roches. Le Mont Rushmore, à l'effigie de quatre présidents américains, n'y résiste pas. Entre vie et mort, folie et provocation, l'*Univers fantastique* de la Halle Saint-Pierre nous initie à l'art-thérapie.

Jacqueline Gamblin

□ 2, rue Ronsard, t.l.j. jusqu'au 26 août. Fermé le week-end, en août.

Fission... science avec ou sans conscience ?

La pièce de Jacques et Olivier Treiner aborde la question de la responsabilité des chercheurs au théâtre de la Reine Blanche.

Six acteurs, vêtus de gris dans un décor de panneaux noirs, incarnent six éminents scientifiques allemands, mis au secret en Angleterre pour avoir participé au Projet Uranium sous la direction de Otto Hanh, découvreur de la fission nucléaire. La guerre se termine en Europe mais le conflit se poursuit dans le Pacifique et les six savants sont stupéfaits d'apprendre que les Américains viennent de lâcher la première bombe atomique sur Hiroshima et Nagasaki.

Moderne Prométhée

Fondée sur des faits réels et sur la retranscription des conversations enregistrées des six prisonniers, la pièce pose la question de la place de la science dans l'histoire

de l'humanité. Et de la responsabilité des scientifiques, modernes Prométhées.

Que ressentent-elles ces six têtes pensantes ? Du dépit d'avoir échoué là où les américains ont réussi ? Blessure d'orgueil, d'ego ou soulagement de ne pas avoir contribué à la mort atroce de plus de 100 000 personnes innocentes ? Certains expriment leurs doutes, d'autres refont l'histoire, nient toute responsabilité. Leurs réactions sont partagées et le titre *Fission* peut évoquer tout autant la fission de l'atome, objet de leur recherche, que celle de leur communauté.

Des débats passionnants

Leurs échanges sont vifs, brillants et la mise en scène dynamique, très rythmée, nous rend leurs interrogations et le débat passionnants de bout en bout. Mais nous laissons sans réponse, sauf peut-être à voir l'apocalypse dans la scène finale. Prémonitoire de futurs Tchernobyl ou Fukushima ?

Sylvie Chatelin

□ Théâtre La Reine Blanche, jusqu'au 22 juin, 2 bis passage Ruelle, 01 40 05 06 96.

Et que oui, ceux qui habitent tout en haut de la Butte, pour un bon dîner dans le quartier, ne sont pas obligés d'emprunter le funiculaire ou d'aller trop loin.

Devant le risque de glisser dans l'anonymat et dans l'invisibilité, si fréquents dans Paris, les rencontres entre riverains deviennent l'antidote idéal, une protestation gaie contre le tourisme de masse qui risque d'avaloir les espaces citoyens. Parce que, pour se réapproprier son quartier, parfois il suffit juste d'accepter une invitation à dîner.

Le prochain dîner des riverains aura lieu jeudi 12 mai. Pour y participer, adressez-vous à Monsieur Loup, auprès de sa pharmacie, au coin entre la rue du Mont-Cenis et la rue Cortot.

Valeria Nicoletti

Céline sur la Butte : une abominable dérive

Les années de guerre ont exacerbé l'antisémitisme et les contradictions de l'écrivain.

Peu après la déclaration de guerre, Céline qui, par lassitude, avait quitté Montmartre quelques mois plus tôt pour vivre chez sa mère, près du passage Choiseul, ouvre un cabinet médical à Saint-Germain-en-Laye et s'installe dans une petite maison en location. C'est un échec cuisant. Malgré tous les efforts de sa compagne pour le faire connaître, le docteur Louis Destouches ne parvient pas à se constituer une patientèle. Il écrit à son ami Gen Paul : « J'ai déjà au moins tenté vingt trucs depuis septembre. J'en ai eu des marrants et des sinistres. C'est le sauve-qui-peut. Paris a l'air de rebourner un peu. Ils ont moins la chiasse — et du permissionnaire dans l'air. Tout doucement le mercanti reprend du poil, alors ça va sans doute aller mieux. Quand le fumier déborde on recommence à croquer un peu. Le moral est bon. »

Pourtant, l'expérience suivante n'est pas plus heureuse. Engagé comme médecin maritime sur le *Chella*, un bateau qui assure la ligne vers le Maroc, il est contraint de regagner la France après un éperonnage du navire avec un aviso britannique devant Gibraltar. D'abord, médecin au dispensaire de Sartrouville, il participe, de façon rocambolesque, à l'exode en accompagnant jusqu'à La Rochelle l'ambulance du dispensaire. À son retour, il prend la place d'un docteur haïtien (empêché d'exercer par la loi du 16 août 1940 interdisant l'exercice de la médecine aux praticiens étrangers) au dispensaire de Bezons.

La haine des juifs

Chez sa mère il achève son nouveau pamphlet, *Les Beaux Draps*, qui commence par ces mots : « Plus de juifs que jamais dans les rues, Plus de juifs que jamais dans la presse, Plus de juifs que jamais aux Français, dans l'industrie, dans les banques, la France plus que jamais livrée aux maçons et aux juifs plus insolents que jamais. » Le livre, furieusement antisémite, propose, et c'est là tout le paradoxe de l'écrivain, une réforme de l'éducation qui donnerait toute sa place à l'imaginaire, à la poésie et à l'éveil ; la nationalisation des banques, des mines ; la réduction du temps de travail (3 h au maximum...).

Céline regagne la Butte, dont il avait la nostalgie, en février 1941. Il s'installe au 4 rue Girardon, à l'angle de la rue Norvins, face au moulin de la Galette, dans un appartement que lui a trouvé Gen Paul. « Trois petites pièces douillettes, lumineuses, un peu étriquées, peut-être » avec, selon son ami Henri Mahé, « un mobilier du genre rustique breton, tel que l'eût choisi un employé de bureau ayant fait un héritage ». Pas de bibliothèque, quelques bouquins dissimulés çà et là, aucun objet de valeur. Il restera dans ce lieu sans âme jusqu'au 1er juin 1944. Trois années interminables durant lesquelles, comme le dit son biographe

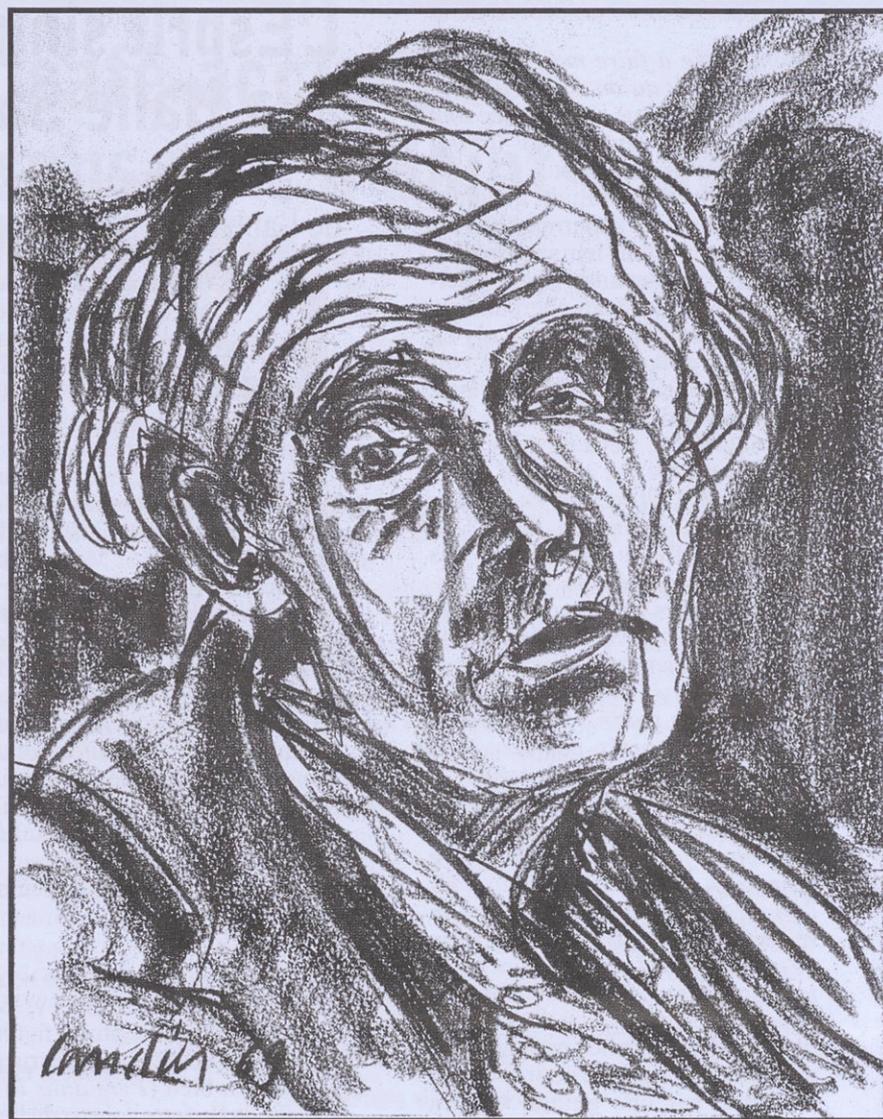
Frédéric Vitoux, « *Céline le contradictoire sera plus que jamais contradictoire, excessif, silencieux, révolté, révoltant* ». Du haut de son cinquième étage, il peut voir tout Paris et sa banlieue « *L'air ! la vue ! lointaine ! cent bornes ! toutes les collines jusqu'à Mantes* ». Il est aussi le témoin privilégié des bombardements alliés et des tirs de DCA.

Les copains de la Butte

Tout en bas, il y a l'atelier de son ami Gen Paul, « Popol », qui « *pointe parfois le menton vers Ferdine et le siffle en voyou* ». Le reste de la bande n'est pas bien loin. Le génial acteur Le Vigan, dit « La Vigie », qui tournera encore une quinzaine de films pendant l'Occupation (dont *Un tel père et fils* de Julien Duvivier ou *Goupi Mains-Rouges* de Jacques Becker) et s'engagera (sous l'influence de Céline ?) au PPF, le parti fasciste de Jacques Doriot, habite à deux pas, rue Simon Dereure.

Marcel Aymé, le taiseux, réside lui, au 9ter de la rue Paul Féval, derrière le Lapin agile. De retour à Paris, à l'automne 40, après un long séjour au Cap Ferret, il écrit, pour gagner sa vie, dans des journaux collaborationnistes, comme *Aujourd'hui*, *La Gerbe* et *Je suis partout*, sans jamais cependant faire l'apologie de la collaboration, ni même montrer envers elle la moindre sympathie. Il s'insurgera contre le port de l'étoile jaune, mais son article sera évidemment censuré. Il publie également plusieurs nouvelles : *Travelingue*, *La Patte du chat*, *Les Sabines*. *La Carte*, parue en avril 1942, moque l'antisémitisme de Céline, ce que l'intéressé, qui y vit une façon de se dédouaner, n'apprécia guère. *Avenue Junot*, publiée en 1943, évoque l'atelier de Gen Paul et la bande des copains de la Butte. Il faut dire que les réunions du dimanche matin, celles où l'on dit « la messe à gégène », ont repris comme au bon vieux temps.

Mais de nouvelles têtes ont fait leur apparition : le comédien René Fauchois, l'éditeur Jean-Gabriel Daragnès, le dessinateur Ralph Soupault et, plus occasionnellement, Pierre Mac Orlan, le chansonnier Max Revol et le danseur Serge Perrault. À l'heure de l'apéritif, la petite bande se retrouve au Taureau ou au Maquis, un bistrot tenu par une ancienne actri-



Louis-Ferdinand Céline, dessiné en 1961 par notre ami Henri Landier.

ce du muet et où venait jadis Poulbot. « *On discutait politique*, racontera plus tard Céline. *On parlait d'argot, on s'esclaffait de bons mots contre les juifs, les Boches et les Soviet.... on s'amusait quoi ! Comme aujourd'hui vous déconnez contre les bicots et les négro.... Rien de bien méchant, on rigolait entre copains en cassant du sucre, rien de plus.* »

Des initiatives compromettantes

Céline sort peu. Il travaille au dispensaire de Bezons, d'où on le voit revenir à moto, ou à l'écriture de *Guignol's band*, l'un de ses meilleurs livres, qui, pourtant, aura peu de succès. Selon Lucette Almanzor, sa compagne, l'écrivain, à son départ pour l'Allemagne, aurait laissé trois manuscrits qui n'ont jamais été retrouvés. Les visiteurs sont rares, rue Girardon. La mère de Céline, tous les jeudis, la comédienne Marie Bell qui l'accompagne parfois Florence Gould, l'épouse d'un milliardaire américain.

L'auteur du *Voyage* a peu d'activités publiques. S'il se garde bien d'apporter un soutien officiel à la politique du gouvernement qui souhaite la victoire de l'Allemagne (par prudence ou esprit d'indépendance ?), il prend cependant des initiatives pour le moins compromettantes, jusqu'à la fin de 1942. En mai 1941, il assiste à l'inauguration de l'Institut d'études des questions juives et proteste en septembre 1941 contre l'absence de ses livres dans l'exposition « Le juif et la France » au Palais

« Plus que jamais contradictoire, excessif, silencieux, révolté, révoltant. »



D.R.

Berlitz. Il est présent à un meeting de Jacques Doriot sur la LVF (la Légion des volontaires français contre le bolchévisme) au Vel'd'hiv le 1er février 1942.

Il signe le « Manifeste des intellectuels français contre les crimes anglais » dans *Le Petit Parisien* du 9 mars 1942, accorde des interviews à différents journaux collaborationnistes et leur envoie régulièrement des lettres qui, selon Yves Pagès, « renvoient dos à dos la domination juive et la lâcheté aryenne ». Il écrit par exemple à Henri Poulain, un journaliste de *Je suis partout* : « Tant qu'un artiste n'a pas fait une déclaration nette, précise, irrévocable,

« Tout ce soir qui tombe me parle de ma mort. »

publique antijuive, il doit être considéré comme juif – ou pro-juif, ce qui revient au même (telle est la loi des Loges à l'envers – pourquoi nous plus cons que les Loges) ». À une date qui n'a pu être précisée, il participe au dîner offert par l'ambassadeur allemand Otto Abetz. Silencieux un long moment, il explose tout à coup : « Assez ! dit-il, assez ! J'en ai assez d'écouter vos conneries ! Vous n'y êtes pas du tout... Vous croyez faire les malins, vous vous triturerez les méninges autour d'une table bien servie, tandis que le monde s'écroule [...] Pourquoi ne nous dites-vous pas qu'Hitler est mort ? »

Un très discret mariage

Plusieurs événements marquent l'année 1943. Céline se marie, dans la plus stricte intimité, avec sa compagne Lucette Almanzor à la mairie du 18e. Personne n'a été averti – sauf Robert Denoël, qui a envoyé une gerbe de fleurs et les deux témoins Gen Paul et Victor Carré (un employé de la mairie). La cérémonie à peine terminée, et sans même offrir un coup à boire, l'écrivain se remet au travail.

Le chat de Robert Le Vigan, *Bébert*, qui sera de toutes les errances céliniennes et deviendra un personnage de roman, trouve refuge chez les Destouches qui l'adoptent pour lui éviter l'abandon. C'est aussi à ce moment que se déroule un épisode rocambolesque. Ses voisins du dessous, Robert Chamfleury et Simone Mabille, jouent un rôle important dans la clandestinité. Roger Vailland, qui appartient au même réseau et qui vient parfois rue Girardon, forme le projet d'assassiner Céline à la mitraillette (c'est du moins ce qu'il dira en 1950 dans un article publié à la Tribune des Nations, « Nous n'épargnerions plus Louis-Ferdinand Céline », dans lequel il fait part de ses regrets de n'avoir pas assassiné le romancier pendant la guerre). Ce témoignage, qui sera mis en cause par des camarades de Résistance de Vailland à Chamfleury lui-même, suscitera une réplique fulgurante de Céline : « Oh ! le béjaune ! Oh pucelet ! Que les époux Champfleury, au 4e, sous ma chambre, tenaient un relais pour les déserteurs du STO ? Toute la Butte était au courant ! Ce Vailland découvre la lune [...] ces



D.R.

La compagne de Céline, Lucette Almanzor, une danseuse de l'Opéra comique rencontrée chez Gen Paul, le suivra dans sa fuite.

En fuite à la Libération, Céline se réfugie au Danemark avec sa compagne Lucette et Bébert, le chat de Robert Le Vigan. Arrivé en mars 1945, il y sera arrêté en décembre.

gens, tout danger passé, se sont mués en quels justiciers féroces... vengeurs implacables des coliques ! ».

Plus le temps passe, plus les menaces se précisent. Céline reçoit quotidiennement des lettres anonymes. Lorsqu'il sera dans les prisons danoises, il évoquera dans un texte halluciné et apocalyptique *Maudits soupirs pour une autre fois* — version initiale de son grand livre *Féerie pour une autre fois* — ces mois d'angoisse à Montmartre, avant le débarquement de Normandie : « J'ai reçu trois petits cercueils, dix lettres de faire-part, deux couteaux à cran d'arrêt, une petite grenade anglaise et cinquante grammes de cyanure... on pense à moi dans les ténèbres... Tout ce soir qui tombe me parle de ma mort, là le bleu étoilé en haut du Sacré-Cœur qui tourne violet puis sombre sombre [...] Tout cela est fini pour moi, pour nous deux Lucette ».

La fuite et la prison

Céline, qui se sent traqué, porte toujours sur lui un revolver et songe à fuir. Mais où ? Printemps 44. Bombardements alliés sur le nord de Paris. Dernières promenades sur la Butte, dernières engueulades aussi, avec Gen Paul en particulier. « Je ne voulais plus le voir. Il ne m'a fait que des vacheries, dira plus tard le peintre. Peut-être qu'il l'a fait sans le vouloir. Je suis resté dix piges sans pouvoir vendre un tableau à cause de lui. J'ai divorcé à cause d'une lettre qu'il avait envoyée à ma femme. »

Le 17 juin, Céline, qui a obtenu sans difficulté des autorités allemandes les papiers nécessaires, Lucette et le chat Bébert prennent le train à la gare de l'Est pour Baden-Baden avec le projet de trouver refuge au Danemark. Leur séjour à Sigmaringen, avec les dignitaires de la France de Vichy, que l'écrivain narrera avec une verve inégalée dans *D'un château l'autre*, se prolongera jusqu'au 23 mars 1945, date à laquelle ils rejoindront Copenhague.

Arrêté en décembre 1945, Céline passera une année et demie dans les prisons danoises. Condamné par contumace, en 1950, à une année d'emprisonnement (qu'il avait déjà effectuée au Danemark), 50 000 francs d'amende, à la confiscation de la moitié de ses biens et à l'indignité nationale, il reviendra en France après son amnistie, en 1951, et s'installera à Meudon, où il mourra en juillet 1961 sans jamais avoir renié ses écrits antisémites.

« La Vigue », qui avait rejoint Céline en Allemagne, sera arrêté en avril 1945 et condamné à dix ans de travaux forcés, à l'indignité nationale à vie et à la confiscation de tous ses biens. Après trois ans d'internement, il sera libéré sous condition, partira en Espagne puis en Argentine, où il mourra dans la misère en 1972. Gen Paul ne reverra jamais plus Céline. Marcel Aymé, qui ne sera pas inquiet à la Libération, sera un des rares à lui demeurer fidèle, ce dont l'auteur du *Voyage* lui sera reconnaissant : « J'ai souffert, connu toutes les trahisons, les bassesses de mes semblables mais malgré tout ce que j'ai pu dire de Marcel Aymé, il n'a jamais manqué à ses convictions et a été solidaire de mes malheurs. »

Dominique Delpirou

Comme il vous plaira enjoue les Béliers parisiens

Au théâtre de la rue Sainte-Isaure, la Compagnie Aquaviva propose une version très rafraîchissante de la comédie de Shakespeare.

Dans une forêt où le temps s'est arrêté, on batifole, on chante, on rit. « *Aimez qui vous adore* », exhorte l'espiègle Rosalinde qui entend bien organiser les amours de tous... Voilà plantés le décor et le propos de *Comme il vous plaira*.

Le très beau texte de cette comédie, écrite par Shakespeare vers 1599, juste avant *Hamlet*, fait référence aux différentes « vitesses du temps », aux « âges de la vie », aux « variétés de la mélancolie ». Le dramaturge y développe deux thèmes principaux : la volonté d'émancipation des femmes et la brutalité du pouvoir – et ses dérives – sur lequel il porte un regard sans complaisance.

Usurpation, amour et exil

Frédéric a usurpé le duché de son frère, le duc, qui s'est exilé dans la lointaine forêt des Ardennes. Le duc sera rejoint par des fidèles qui refusent le nouveau pouvoir autoritaire. Rosalinde, la fille du duc, sera bannie parce qu'elle est « *la fille de son père* ». Gardée à la cour en raison de son affection pour Célia, la fille de Frédéric, elle va se travestir en homme et ira rejoindre, avec sa cousine, le duc exilé.



« Le monde est un théâtre, où hommes et femmes sont des acteurs. »

À ce moment-là, les rivalités sont le sel et l'aliment de l'intrigue.

Orlando, jeune homme vivant sous la servitude de son frère aîné, menacé de mort, s'enfuit du duché et va rejoindre la forêt après être tombé amoureux de Rosalinde, laquelle, sous son déguisement, va

souder l'intensité de leur passion.

Une forêt havre de paix

Dans cette forêt, havre de paix, en pleine lumière, vont se dénouer toutes les intrigues, les sentiments amoureux, en toute liberté. Ceux qui ont fui la cour retrouvent un monde naturel, certes rude, mais dénué de luttes, d'ambitions, de jalousie et de férocité. Le fou au costume bariolé joue pour que « *le fou soit sage et le sage soit fou* ». Tout se finit bien. Dans les cieux règne la joie quand sur terre, pour une fois, on s'accroche et on s'unit. N'est-ce pas un modèle de société pour nous ?

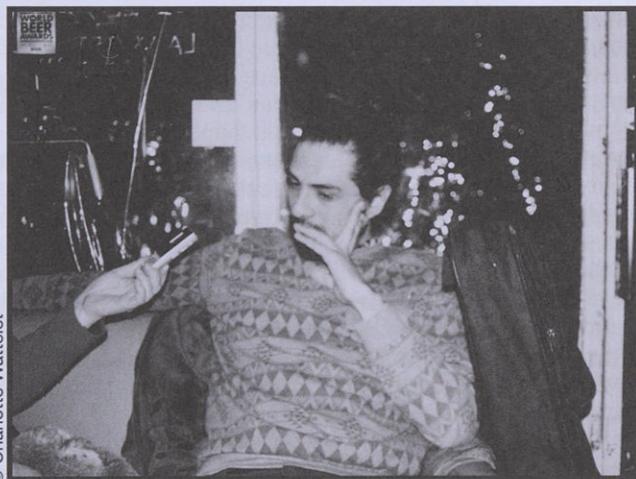
Modernité de l'œuvre de Shakespeare que cette troupe joyeuse, qui joue juste et avec conviction, nous offre pour une soirée de théâtre rafraîchissante. « *Le monde entier est un théâtre* », dit Shakespeare. Ce théâtre-là nous plaît et vous plaira.

Michel Cyprien

□ Par la Compagnie de Raymond Acquaviva. Mise en scène de Jean Paul Zennacker. Les lundis à 20 h 30, jusqu'au 6 juin. Aux Béliers parisiens, 14 rue Sainte-Isaure, 07 82 90 83 05 et 01 42 23 27 67.

Pablo Tabias invite la fiesta latina dans le 18e

Guitariste classique et électrique, Pablo Tabias est aussi chanteur. Il vit à Paris, dans le quartier de La Chapelle.



Pablo Tabias : « Ma richesse, je la trouve dans les formes musicales que j'expérimente depuis des années. »

On peut le voir et l'entendre tous les mois au café Le Monde de Léa, rue de l'Olive, et aussi ailleurs dans Paris, pour faire la fête latino parisienne. Après un périple qui l'a emmené de son Chili natal jusqu'en Espagne pour se terminer en France, Pablo Tabias a formé El Lote Popular, un trio de musique traditionnelle chilienne, brésilienne, argentine ou encore colombienne, dans un style festif. Outre les musiques traditionnelles d'Amérique latine, il joue aussi du blues et du rock. Et il étudie la musicologie et la guitare classique à l'université Paris VIII et au

conservatoire de musique de Gennevilliers.

« *Ma richesse, je la trouve dans les formes musicales que j'expérimente depuis des années. Pour moi être musicien c'est vivre des expériences avec son métier.* » Plus tard il envisage de créer une musique de métissage pas seulement festive.

En écoutant sa mère

Sa passion pour la musique commence selon lui « *dans le ventre de ma mère* ». Comme Pablo, elle est guitariste et chanteuse. « *J'ai grandi en l'écoutant. Au Chili, on n'écoute pas que notre musique mais aussi la péruvienne, l'argentine, le tango, la milonga, la cumbia... et bien sûr on danse.* »

Il a commencé à jouer de la guitare à 14 ans, d'abord électrique avec surtout du rock et du blues. Puis, à 18 ans, il quitte le Chili direction l'Espagne pour faire ses études. Et c'est à l'étranger qu'il découvre la richesse de la culture latino-américaine. Un voyage qui change sa vie. « *Je suis tombé amoureux de la musique d'Amérique latine pour la deuxième fois de ma vie. C'est ça la magie de l'Europe et de la France, la multiculturalité. Je rencontre des gens d'ici et d'autres qui sont de la campagne et qui me parlent de la valse musette. D'autres personnes me parlent de la Kabylie, ou encore du Sénégal. Il y a aussi l'Asie. Tout le "monde" se rencontre ici. C'est super intéressant.* »

Leïla Ouharzoune

□ musicasdesudamerica.com et www.facebook.com/EILotePopular

Cri d'alarme de Graines de soleil pour le LMP

Faute du soutien financier de la Ville attendu depuis plus de 18 mois, la Compagnie Graines de soleil risque le dépôt de bilan. Elle a repris en 2014 le bail du Lavoir moderne parisien, dont une pétition de 4 000 signataires réclamait le sauvetage. Depuis elle se bat pour faire revivre ce théâtre, menacé de destruction par son actuel propriétaire.

Le Conseil de Paris avait, en juin 2014, voté le vœu que « *la Ville de Paris soutienne et accompagne le projet de réouverture du Lavoir moderne parisien par une structure garantissant la poursuite de l'excellence artistique de la création, l'implantation locale historique avec les acteurs du quartier de la Goutte d'Or [...]* ». Éric Lejoindre, maire du 18e, a assuré de son soutien l'association dont le projet « *s'inscrit pleinement dans les objectifs que nous poursuivons en matière de politique culturelle* ».

Pourtant Graines de soleil assume seule la charge financière du théâtre qu'elle n'a pas encore pu exploiter, faute d'accord avec le propriétaire et de financement des travaux de mise en conformité, nécessaires à sa réouverture, toujours prévue pour septembre prochain. L'association demande à la Ville d'assumer ses engagements. Faute de quoi le LMP disparaîtra. ■

□ Contact : Gaëlle Audouard-Moreno, 01 46 06 08 05, 07 71 00 57 09, grainesdesoleil@gmail.com,



© Photos DR

Festival Printemps des Arts

• Aux Arènes de Montmartre, 25 rue Chappe.
Réservations : 01 42 87 38 27 ou 06 63 86 58 07. Tarif : 12 €.

Du 18 mai au 26 juin, l'Académie internationale des arts du spectacle de Versailles, centre de création artistique et école de théâtre, organise la septième édition du festival Le Printemps des arts. Six jeunes compagnies professionnelles y participent (Les Pitres rouges, Alegria, Avanti, Les Croqueurs, La Carabela, La Compagnie des passeurs) ainsi que les élèves de l'Académie et la compagnie Gente Gente de l'université Paris VIII. Au programme, des pièces du répertoire classique, notamment mises en scène par Carlo Boso ou Danuta Zarazik, cofondateurs de l'école.

Le 18 mai à 20 h, *Les Oiseaux* d'Aristophane; du 19 au 21 mai à 20 h, *Hamlet*, d'après Shakespeare; le 22 mai à 17 h,

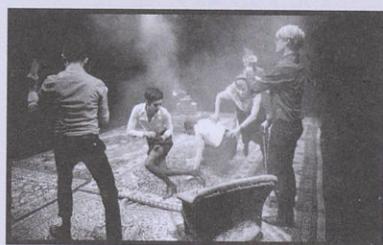
Scaramuccia, d'après Gherardi; du 23 au 28 mai à 20 h et le 29 mai à 18 h, *Le Médecin malgré lui*, d'après Molière; du 30 mai au 4 juin à 20 h, *Le Malade imaginaire*, d'après Molière; du 6 au 9 juin et les 24 et 25 juin à 20 h, le 26 juin à 17 h, *Le Mariage de Figaro*, d'après Beaumarchais; les 10 et 11 juin à 20 h, le 12 juin à 17 h, les 14 et 15 juin à 20 h, *Les Femmes savantes*, de Molière; les 13 et 20 juin à 20 h, *Arlecchino soldat malgré lui*, d'après Giovanni Poli; les 16 et 17 juin à 20 h, *Capitaine Fracasse*, d'après Théophile Gautier; le 18 juin à 20 h et le 19 juin à 17 h, *Dom Juan*, d'après Molière; du 21 au 23 juin à 20 h, *Mais n'te promène donc pas toute nue !* de Feydeau. Du théâtre à déguster en plein air. **A. F.**

Festival Zoom à Théâtre ouvert – Z.T.O#2

• Du 12 au 26 mai, 4 bis cité Véron, 01 42 55 74 40.

Point commun de tous les spectacles proposés dans cette saison 2 de Zoom à Théâtre ouvert : le matériau documentaire (intime, politique, historique, sociétal...). Au programme : *Steve Jobs, corps abolis*, d'Alban Lefranc, mise en scène Robert Cantarella, une pièce sur l'homme à la pomme « puritain sans joie, buveur d'eau, amateur de régimes stricts et de cili-ce mental » (les 12 et 13 mai, à 20 h 30); *À l'œil nu, à voix haute*, de Gaspard Delanoë et Alice Roland, lecture sur la vie de stripteaseuses de peep-shows (le 13 mai à 19 h); *Angleterre, Angleterre*, d'Aiat Favez, mise en scène Olivier Martinand, sur l'univers des passeurs et des migrants à Calais (le 14 mai à 19 h); *Procné*, de Guillaume Vincent (le 20 mai à 19 h); *Layla, à pré-*

sent, je suis au fond du monde, d'Arnaud Maissetti et Jérémie Scheidler, récit de la fugue d'une jeune fille (le 24 mai à 19 h); *Communiqué*, de Valérie Mréjen, sur le travail d'acteur (le 24 mai, à 20 h 30); *la vie n'est pas une chose facile*, de Georgia Mavraganis, où des ados se moquent de l'âge mûr (le 25 mai à 19 h); *C'est la vie*, de Mohamed El Khatib, une pièce sur le deuil composée à partir de témoignages (le 25 mai à 20 h 30); *Le chiffre de son domaine*, de Stéphane Bouquet, sur les questions de la surveillance des corps et des frontières (le 26 mai à 19 h); *Neverland*, de David Léon, rêverie sur la figure mythique de Michael Jackson (le 26 à 20 h 30). Une programmation littéraire et créative dans le prolongement de la première édition. **A. F.**



Théâtre Festival impatience 2016

• Au 104, du 26 mai au 11 juin, 5 rue Curial, 01 53 35 50 00.

Le Centquatre, *Télérama* et la Colline-théâtre national s'associent pour accueillir la 8e édition du festival Impatience. L'objectif de la programmation est de faire connaître au grand public et aux professionnels de jeunes compagnies. Huit équipes ont été retenues cette année (les compagnies Lyncéus, Man Haast, À tire-d'aile, Interpréludes, Mariedl, Le Grand Cerf bleu, L'An 01 et La Camera Oscura). Un jury composé de professionnels décernera le prix Impatience 2016. La compagnie qui remportera le prix sera accueillie cet été au très attendu Festival d'Avignon. Son spectacle sera également joué dans les théâtres partenaires. **S. C.**

Théâtre Valentina-Tchernobyl

• À la Manufacture des Abbesses, jusqu'au 14 mai, 7 Rue Véron, 01 42 33 42 03. Avec Coralie Emillion-Languille, mise en scène Laure Roussel.

Il y a 30 ans, la catastrophe de la centrale ukrainienne répandait au-dessus de l'Europe un nuage radioactif faisant de nombreuses victimes. C'est dans ce cadre que se déroule Valentina-Tchernobyl. Inspirée d'une histoire vraie, tirée de *La Supplication*, de Svetlana Alexievitch, cette pièce raconte l'histoire d'une femme amoureuse qui doit faire face aux conséquences de l'explosion du réacteur nucléaire. Touché par les radiations, l'homme qu'elle aime voit sa santé se dégrader jour après jour. Ce témoignage nous montre comment l'amour peut triompher malgré la tragédie. **S. C.**



© Lucine Charron

Théâtre L'âme rongée par de foutues idées

• À la Manufacture des Abbesses. Du 5 mai au 19 juin, de et mise en scène de Guillaume Lambert, avec Lucie Leclerc. 7 Rue Véron, 01 42 33 42 03.

Des événements insurrectionnels ont eu lieu. L'ordre est revenu. Pour poursuivre le combat, une jeune femme anarchiste-révolutionnaire (Lucie Leclerc) s'infiltre dans le gouvernement, devient la conseillère du président, lui souffle à l'oreille des mesures répressives, des lois liberticides pour attiser la contestation... Un thriller politique, nourri de Mai 1968, de l'esprit des années 1970 et de Léo Ferré (dont un vers du superbe *les Anarchistes* donne son titre au spectacle), qui s'interroge sur la notion d'engagement. **A. F.**

Théâtre Je descends souvent dans ton cœur

• Au Ciné XIII-Théâtre, jusqu'au 14 mai. De Flore Grimaud, mise en scène de Benjamin Guedj. 1 avenue Junot, 01 42 54 15 12.

Une fille, sa mère et un intrus : le cancer. Le sujet est difficile mais le texte, fort et juste, de la comédienne Flore Grimaud, ne verse jamais dans le psychodrame. La fille (Lou Chauvain) éperdue d'amour pour sa mère (Flore Grimaud) croise avec celle-ci ses souvenirs avec sensibilité et humour. La pièce, mise en scène par le jeune réalisateur Benjamin Guedj (*Libre et assoupi*), est servie par ces deux excellentes actrices qui nous offrent une heure de voyage au centre du premier amour de notre cœur : la mère. **N. De.**



Sortir 18e



Photos DR

Expo Circulation(s)

• Au 104, jusqu'au 26 juin
5 rue Curial

Consacré à la jeune photographie européenne et organisé avec l'association Fetart, ce festival propose un regard croisé sur l'Europe à travers la photographie. Ce tremplin pour les jeunes photographes est aussi un laboratoire prospectif et innovant de la créativité contemporaine. Marraine de cette nouvelle édition, Agnès b. invite six jeunes photographes pour sa carte blanche. L'exposition réunit près de 50 photographes européens. Des activités pédagogiques (visites commentées, projections...) et des ateliers (lectures de portfolios, workshop...) sont mis en place pour le grand public et les jeunes photographes. **A. K.**

Expo Henri Landier

• Du 19 mai au 26 juin, Atelier d'art Lepic, 1 rue Tourlaque

Amoureux de la Toscane qu'il a découverte en 1983, Henri Landier y a fait de nombreux voyages. En 2013, il redécouvre la lumière et les couleurs si particulières de cette région d'Italie : dégradés de rouge des vignes, oliviers argentés, grand cyprès flamboyants. Les soixante œuvres exposées, aquarelles, peintures, gravures, mettent en évidence l'évolution du travail de l'artiste qui se concentre désormais sur l'essentiel : couleur, forme, lumière. Les paysages sont plus stylisés, le dessin rigoureux et pour certains on s'approche de l'abstraction, de la monochromie. Ces trente peintures plus récentes contrastent avec les grandes aquarelles des années 80-90 mais la même harmonie s'en dégage. **A. K.**



Festival La voix est libre

• Concert d'Iles en Nil, 7 mai à 20h30, Centre FGO Barbara, 1 rue Fleury

Médéric Collignon, chanteur et trompettiste de jazz et l'ensemble Nass Makan proposent une traversée musicale des étendues désertiques. Chants soudanais, voix de femmes lors de cérémonies rituelles, envolées du Zar, musiques des Gitans du delta du Nil, percussionnistes, musiques orientales et nubiennes, toutes ces sonorités proches et lointaines se rencontrent et se croisent. Plusieurs autres concerts, les 13, 14 et 15 mai, auront lieu au Cirque électrique, les 11 et 12 mai à la Maison de la Poésie et le 10 mai au théâtre de Saint-Quentin en Yvelines, le 21 mai à la Maison de la musique de Nanterre. **A. K.**

Chant Octour Octave

• Eglise Saint-Denys de la Chapelle, 16 rue de La Chapelle, vendredi 6 mai, 20 h, 06 76 37 80 98

Huit voix d'hommes pour un « Sacré chœur » : a capella ou avec piano, musique sacrée, opéra et chanson populaire des XIXe et XXe siècles. Brahms, Poulenc, Janacek, Schubert et sa truite, Gounod et ses fables de La Fontaine, Jean Francaix et son hommage aux Frères Jacques ou encore Charles Trenet, sont mis en valeur à la fois par la puissance, la rondeur et la douceur qu'offrent les timbres et tessitures des voix d'hommes. Le programme de l'Octour Octave s'ouvre à des styles et ambiances très variés. Il sera accompagné par Philippe Pouly, organiste titulaire de l'église Saint-Denys de La Chapelle et par Anne-Lise Pierre au piano. **A. K.**



Photo Sulina ou le Far-East européen

Galerie 247, jusqu'au 7 mai, 247 rue Marcadet

Maintes fois primé, le jeune photographe Julien Pebrel a surpris des instants de vie à Sulina, petite île qui se languit à l'est de la Roumanie, entre Danube et Mer Noire. Sur deux saisons, il conte un quotidien où le phare ne guide plus aucun bateau. Où l'hiver, la barque de bois, reliant les deux rives du Danube, reste figée dans une sorte d'éternité brumeuse, entre pierres brunes et branches d'arbre nu. Quand les touristes se font rares dans l'île désertée depuis le départ de la Commission européenne du Danube, des commerces et l'exil économique, l'abandon se décline en photos empreintes de mélancolie. Il est temps goûter le gâteau sortant du four que Christina, une retraitée, a posé sur la toile cirée. Les hommes chargent des rondins de

bois à bord d'une charrette tirée par un cheval robuste. Encapuchonné de rouge, un petit enfant tout engourdi, fixe l'objectif qui le cible.

L'été, quand les vacanciers sont là, l'espoir des déçus du post-communisme revient avec ces femmes en bikini, risquant un orteil dans l'eau docile de la Mer Noire, ou titillant la carpe du Danube en short sexy et chapeau de paille. D'autres en fichus, se recueillent à la lueur de quelques bougies. La mine réjouie, l'énorme Gabriel revient chaque année avec sa famille de Bucarest. Il passe quinze jours à faire bombance entre amis, au son de l'accordéon local. Mais bientôt, la brume et le froid enveloppent Sulina. On remise barques et charrettes et la mélancolie submerge l'île. **J. Ga.**



Expo Barbara D'Antuono à la galerie 3F

Barbara D'Antuono présente ses tableaux amovibles du 2 au 8 mai à la galerie du 58 rue des Trois-Frères. Cette fois-ci, les volcans du Guatemala seront à l'honneur. Une exposition qu'elle partage avec sa complice Nadia Djabali, qui elle, présentera ses collages. Galerie ouverte de 16h à 20h.

Danse Festival Jet Lag

Pour sa 7e édition, le festival de danse urbaine Jet Lag accueille les chorégraphes Ana Pi (le 11 mai à 10 h et 14 h 30), Sophie Bocquet et François Stemmer (les 12, 13 et 14 mai, à 20 h 30), Delphine Caron (les 19, 20 et 21 mai à 20 h 30), la plasticienne Elizabeth Saint Jalmes et d'autres artistes invités (les 25, 26 et 27 à 20 h 30). À l'Étoile du Nord, du 11 au 27 mai. 16 rue Georgette Agutte, 01 42 26 47 47.

Musique 3, 6, 9

Le Trois, six, neuf propose sa 10e édition à l'Atalante. Trois soirées de Concerts sessions, avec : Ilhaam Project, un duo de chansons pop (le 19 mai à 19 h et 21 h); Temenik Electric, mélange de rock et langue arabe, grooves du bled et riffs électriques (le 20 mai à 19 h et 21 h); The Blossom Project, trio oriental à base de oud, de guitare, bouzouk et percussions (le 21 mai à 19 h et 21 h). À l'Atalante, du 19 au 21 mai. 10 place Charles Dullin, 01 46 06 11 90.

Graf' Hommage à Prince sur le mur Ordener



Le dimanche, des street artistes posent leurs bombes de peinture devant le mur de graf' de la rue Ordener et proposent de nouvelles fresques. Ils ont cette fois-ci mis à l'honneur le chanteur américain Prince, décédé en avril 2016.

© Jan-Claude N'Diaye

Anniversaire-Décès Colette Friedlander

Ce 3 avril 2015 est pour moi et l'ensemble de ma famille un jour de triste souvenir de ta disparition pour l'éternité, chère maman Colette. Je sais que là-haut tu veilles sur moi. Je t'aime et je ne t'oublierai jamais. Sache que pour tous ceux avec qui tu as partagé ta vie, tu es toujours dans leurs pensées et dans leur cœur, car tu as toujours donné et aimé ton prochain. Avec toute ma tendresse, repose en paix maman Colette.

Ton fils Mohamed
Madani Friedlander

PETITES ANNONCES

■ Pour cause déménagement, collaboratrice du journal vend **jolie table en merisier massif** (diamètre 100 cm, 2 allonges) et 4 chaises pailées. Prix : 150 €. Téléphoner au 06 87 83 47 59.

TARIF DES PETITES ANNONCES :
• Deux annonces gratuites par an (jusqu'à 240 signes) pour les associations abonnées. (Si l'association est abonnée sous le nom de son président, prière de nous le signaler.) • Pour les autres annonceurs (particuliers, commerçants, associations non abonnées), 15 € jusqu'à 240 signes. • Au delà de 240 signes et jusqu'à 480 signes, 15 € supplémentaires.

Vous voulez nous soutenir ? Abonnez-vous !



Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) : 15 €

Je m'abonne pour un an (11 numéros) : 26 €

Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) : 50 €

Je m'abonne un an et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 44 € (26 € abonnement un an + 18 € cotisation)

Je souscris un abonnement de soutien : 80 € (26 € abonnement un an + 54 € cotisation)

Je me réabonne pour un an (11 numéros) : 26 €

Je me réabonne et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 44 € (26 € abonnement + 18 € cotisation)

J'adhère à l'association : 18 €

Abonnement d'un an à l'étranger : 31 €

Remplir en lettres capitales et envoyer avec le chèque à l'ordre de « Les Amis du 18e du mois », 76 rue Marcadet, 75018 Paris :

NOM :

Prénom :

Adresse :

E. mail :

Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après :

Toute correspondance concernant les abonnements (changement d'adresse, réclamation, demande de facture, etc.) doit être envoyée par écrit. Merci.

Au cœur du 18^e,
un imprimeur près de chez vous !



IMPRESSION TRADITIONNELLE & NUMÉRIQUE
COULEUR & NOIR/BLANC - KAKÉMONO

IMPRIMERIE
Brochures, livrets, chemises, plaquettes, liasses, autocopiantes, têtes de lettre, affiches, etc.

IMPRESSION NUMÉRIQUE
Manuels techniques, dossiers de presse, lettres d'informations, manuels de formation, thèses, mémoires, etc.

PROMOPRINT imprimerie offset et numérique

79 rue Marcadet 75018 Paris • Tél : 01 53 41 62 00 • Fax : 01 53 41 62 02
contact@promoprint.fr • www.promoprint.fr

LE CROSS DE LA GOUTTE D'OR

DIMANCHE 29 MAI 2016

AU SQUARE LEON - PARIS 18^{ème}

COURSES GRATUITES OUVERTES
A TOUTES ET A TOUS DE 4 A 104 ANS

Inscriptions au square Léon à partir de 9h
10km (+ 16 ans) départ 10h30
"les p'tits PariGos" (- 12 ans) départ 11h45
Marche des anciens départ 12h30



PARIS
GOUTTE D'OR

10 km : certificat médical obligatoire
autorisation parentale pour les moins de 12 ans

POUR TOUT RENSEIGNEMENT
Le cross de la Goutte d'Or



ADOS

Collectif
Parents 18^e

Paris
Habitats

Paris
Habitats

18^e
Goutte d'Or

Crystal
Optical

18e Les gens

Quand une ex-adolescente dépressive se libère de ses angoisses en dessinant sa propre histoire avec humour et tendresse

Pauline Aubry, de l'angoisse à d'étonnantes BD

© Tessa Chéry (www.tessachery.com)

Près de Barbès, dans l'atelier lumineux qu'elle partage avec quelques jeunes créateurs, elle dessine, d'un trait rapide et sûr, une « mutante » aux grands yeux. Deux légers coups de pinceau, la voici blonde en jupe à pois rouges. Suit une dédicace de sa dernière BD reportage, *Les Mutants, un peuple d'incompris*, consacrée au mal-être adolescent. Heureuse auteure de bandes dessinées (*L'Hôpital des ados*, revue XXI n° 30), récompensée par une sélection Jeunes talents au Festival d'Angoulême 2014 (*Pôlette à l'Hôpital*), Pauline Aubry est ainsi : l'idée, le trait, le texte, jaillissent d'un coup, l'humour en supplément gratuit. Comme dans le récit de son itinéraire personnel, inclus pour partie dans *Les Mutants* et réalisé à l'issue de son atelier BD en service pédopsychiatrie d'un grand hôpital parisien au cours de l'hiver 2013-2014, et qu'elle évoque volontiers.

Dessin contre dépression

Silhouette déliée, visage sans fard et sourire généreux, Pauline, issue d'un milieu très bourgeois, revendique d'une voix un peu forte la Villa Poissonnière comme lieu d'habitation privilégié. Mais elle apprécie toute la Goutte d'Or, où ses deux jeunes enfants vont l'un à l'école, l'autre à la crèche. L'ambiance familiale et sympathique, l'esprit de solidarité, le mélange des genres et des cultures qui règnent dans le quartier l'enchantent.

Née en 1981 à Paris, fille unique, son adolescence fût selon elle, « plutôt joyeuse » en dépit de l'angoisse de décevoir les attentes des parents. Alors qu'elle veut être journaliste, elle rate Sciences Po et ne sait plus quoi faire. Elle s'inscrit en fac de droit, s'y fait une bande de potes mais aucun d'eux ne passe les partiels de janvier.

Ses crises d'angoisses s'accroissent, générant un « mal invisible », l'impression de mourir. Personne, pas même les médecins selon elle, ne la prend au sérieux. Abrutie d'antidépresseurs prescrits par un généraliste, elle suit sa mère chez « un grand psy ». Qui diagnostique « un problème de gosse de riche ». À 19 ans, en pleine dépression, Pauline, encore « adolescente » selon une amie médecin, ne se sent bien qu'à l'hôpital, qui la rassure. Car les mêmes questions la taraudent : « Que faire de ma vie, comment gérer les attentes familiales ? ».

Les années passent quand le choc d'une brutale rupture amoureuse la guérit. Débarrassée de ses angoisses et sevrée des médicaments, elle fait le tour des pays d'Amérique latine. Elle découvre l'Argentine et Buenos Aires, berceau de sa famille, où elle effectue quatre mois de stage dans une agence de publicité, après quatre années d'études supérieures de conception visuelle (ECV) à Paris. Elle tente « l'humanitaire » en Bolivie, mais s'aperçoit vite que ce n'est « pas son truc ». Séjourne quelques mois en Angleterre, et de retour à Paris, se sent « retapée » par ce périple.

Petits carnets secrets

Pauline a 30 ans. Elle ressent l'envie de raconter des histoires, d'écrire des scénarios. Mettant à profit un congé maternité, elle reprend durant deux ans de sérieuses études au CESAN, école de BD. Naît alors le projet des *Mutants*. Une amie pédo-



psychiatre lui obtient les autorisations ad hoc pour une BD reportage auprès des adolescents hospitalisés en pédopsychiatrie (TOC, tentatives de suicide, fugues, scarifications, dépressions). En échange, elle assure avec intérêt et enthousiasme l'animation hebdomadaire d'un atelier BD composé de dix ados, garçons et filles de 12-14 ans, dont les pathologies sont compatibles avec un travail de groupe.

Le projet *Pôlette à l'hôpital* relate en partie sa propre histoire, ses angoisses, les anxiolytiques jusqu'à l'endormissement quasi permanent. Trois planches – dessins à l'encre de Chine sur papier – sont alors sélectionnées parmi les 20 « Jeunes talents 2014 » exposés au Festival BD d'Angoulême 2014. Suit sa première BD reportage, *L'Hôpital des Ados*, publiée en avril 2015.

Si l'ennui était mortel, l'école serait un cimetière

Reportage graphique, son premier album, *Les Mutants, un peuple d'incompris* reprend en partie sa biographie enrichie de savoureux extraits de ses petits carnets secrets, réflexions et dessins d'ado en mue (« Si l'ennui était mortel, l'école serait un cimetière », Pauline, classe de 4eC), qu'elle conjugue avec celles des adolescents hospitalisés. Une exposition de leurs œuvres suit, à l'hôpital, l'atelier hebdomadaire BD qu'elle a accompagné de novembre 2013 à mars 2014.

À l'opposé d'une œuvre misérabiliste, *Les*

Mutants ne cache cependant rien des affres adolescentes. Pépite d'humour pétri de tendresse, tant par ses dessins que par son écriture, ce livre de BD aidera les adultes à mieux décrypter les signaux émis et les ados à ne pas se sentir incompris. Les planches ont récemment été exposées au musée du Papier à Angoulême (*Les Mutants débarquent au Musée du papier*) et à la Fondation EDF à Paris (*Soyons oufs !* avec la participation des adolescents hospitalisés en psychiatrie).

Cet ouvrage nous remet en mémoire que nous avons tous été ce « homard en mue, planqué sous les algues, en attente de repousser de sa carapace définitive » décrit par la célèbre psychanalyste Françoise Dolto (1908-1988).

Voyage initiatique

Occupée par ses projets immédiats, Pauline ne nous livre que peu de choses à propos de ses autres métiers de graphiste et directrice artistique. Sinon qu'elle bosse en free-lance pour des marques. Poursuivant la construction de sa personnalité, elle met en route une BD reportage à propos de son tour d'Amérique du Sud, où elle a dû se débrouiller seule, mais « hyperlibre, à la découverte de soi, de l'autre ».

Un voyage initiatique en quelque sorte, ses arrière-grands-parents s'étant rencontrés sur le bateau les conduisant en Argentine. Et elle confie, regard rêveur, avoir en gestation un projet d'écriture avec l'écrivain égyptologue Christian Chaix. Un roman, graphique peut-être, à propos de la Villa Poissonnière et du quartier de la Goutte d'Or.

Jacqueline Gamblin

□ *Les Mutants*, éd. Les Arènes 2016, 124 p. 20 €, www.polettedessine.com, www.paulineaubry.fr